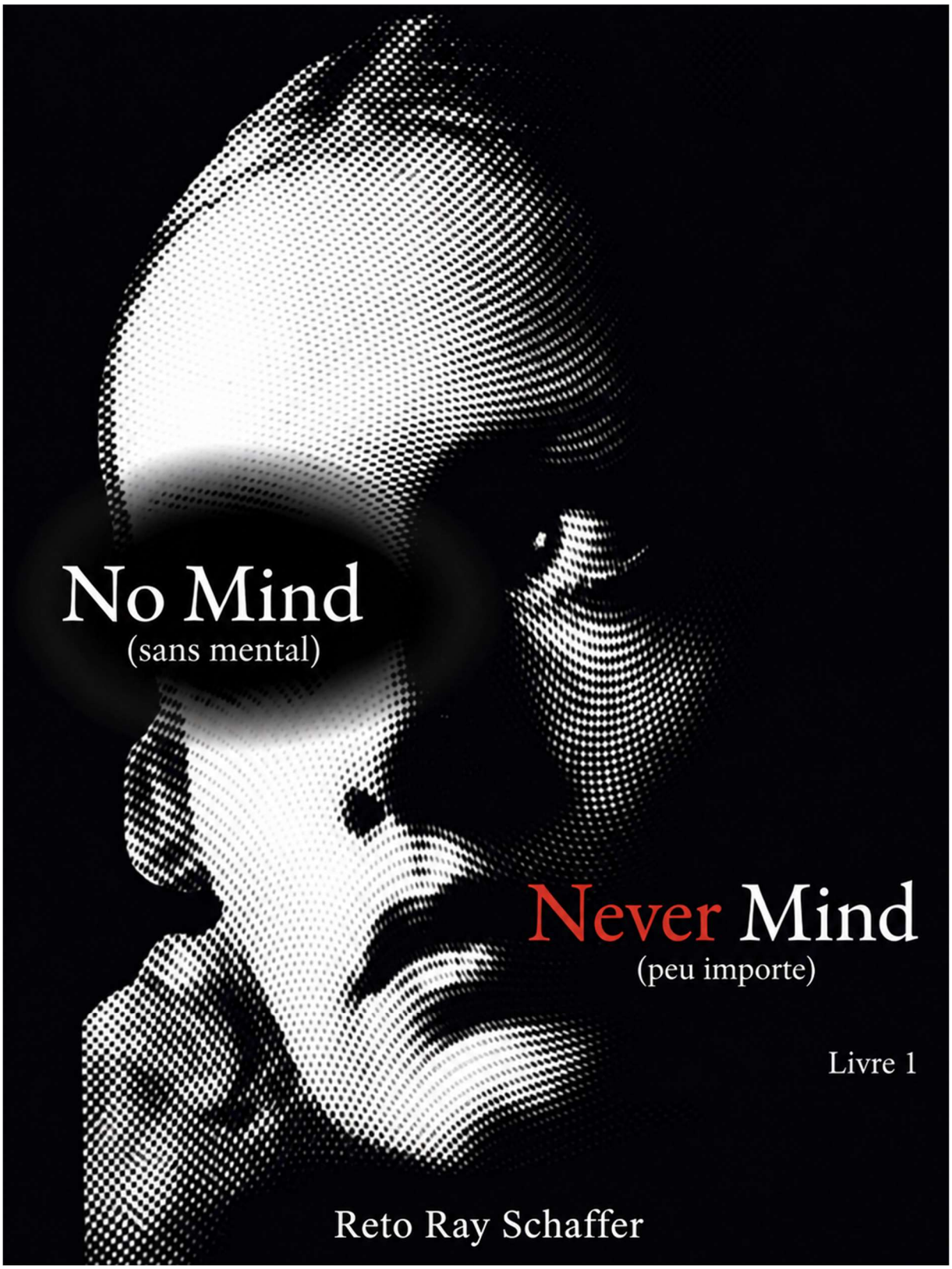

No Mind
(sans mental)
Never Mind
(peu importe)
Livre 1
Reto Ray Schaffer

NEVER MIND 1

Apparence, perception, vide, langage et Éros

Reto Ray Schaffer

Sommaire

TOUT-UN

Pas de commencement

1. Never Mind / Qu’est-ce que le Mind ?

2. Saint-Martin-Vésubie

3. Côme

4. Venise

5. Marrakech / Aisha

6. Alina

7. Bayda / Beyrouth

8. Langage et silence / Inanna

9. Vérité et illusion / Delphes

10. L’Écho / Pan et Écho

11. Trek au Népal / Fishtail

TOUT-UN

Tout apparaît simplement.

Tout semble passer.

Et pourtant rien n’a eu lieu.

TOUT EST.

Demeure et persiste.

Pour personne.

Chaque mouvement, chaque tournant, chaque événement n’est que —

Rien, Être et Apparence.

Sans origine, intention, but ni fin — sans halte.

Pas de joueur. Pas de témoin.

Rien qu’un événement apparent.

Rien n’est fait,

et pourtant cela advient —

avant même que cela ne se passe :

un éveil sans porteur.

D’innombrables motifs, vagues, résonances, sons —

tout passe ;

s’éveille, fusionne et s’efface,

comme si rien n’avait jamais surgi.

Sans centre. Sans sens.

Aucune trace à suivre.

Rien qu’un jeu,

sans raison et sans signification,

sans propriétaire fixe.

Absolument tissé,

absolument vécu —

libre de tout savoir et de toute volonté :

pur ÊTRE.

TOUT EST — peut-être même pas :

un événement sans mots, sans limites,

sans dehors et sans vis-à-vis.

Mais qui croit cela ?

Pas de commencement

Il n’y a ni chemin ni but —

Aucun pas vers le Rien ni vers le Soi

car CELA n’est même pas CECI

Ce qui suit ne cherche ni à enseigner ni à expliquer. Ce sont des images colorées de lumière et de son, des voix et des histoires qui apparaissent simplement — venues de voyages, de souvenirs, de rêves, de mythes, de conversations et de cet espace difficile à localiser où une pensée apparaît avant que quelqu’un affirme l’avoir pensée.

Le livre que tu tiens entre tes mains fait lui-même partie de ce dont il parle : un événement sans origine discernable, un jaillissement spontané de formes, de mots, d’images et de souvenirs hors du temps. Peut-être un reflet limité de CE QUI EST — si tant est que quelque chose se reflète.

Chaque ligne porte le parfum d'un ciel sans limites, de cultures lointaines, d'éons hors du temps — et danse avec toi. En toi, et pourtant libre de toi comme de tout moi. En tout, à travers tout — sans jamais rencontrer de vis-à-vis. Un fandango intime d'un cosmos incompris.

Mais qui lit ? Qui danse ?

Ce mystère ne se laisse pas lever. C'EST simplement le VIDE et tout CECI : transpersonnel, sans perspective — avec ou sans danseur.

Dans ce jeu, rien n'est caché. Seul le mental, avec ses sens, semble sans cesse le voiler. Et pourtant personne n'est là pour faire quoi que ce soit — personne qui sache quoi que ce soit de cette hypnose.

Et pourtant quelque chose m'a poussé vers les lignes qui suivent. Peut-être s'est-il simplement passé ceci : des images, des souvenirs et des phrases ont surgi comme si quelque chose les avait touchés quelque part, et le mental s'est mis à les ordonner. On pourrait imaginer pour cela un univers-bloc, un éther, l'Akasha ou une mémoire cosmique. Mais cela aussi ne serait que des images : des tentatives limitées de nommer ce qu'aucun concept ne saurait contenir.

J'ai donc invoqué Mahakali et Cerridwen, ma figure d'inspiration galloise et celtique, par l'entremise du romantique mystique encore légèrement dualiste qui subsiste en moi. Non comme des instances métaphysiques, mais comme des images — assez puissantes pour réveiller d'un baiser les mots qui voulaient surgir dans ce qu'on appelle le maintenant.

Avec cette charge concentrée de figures illusoires, mon moi impuissant espérait arracher quelques pensées au cosmos. Mais bien sûr, cela aussi n'était qu'une histoire — tout comme les annales akashiques, le livre de la vie ou l'univers-bloc : des noms pour l'intuition que rien ne se situe hors de cet événement et qu'aucun auteur ne siège au bord du monde pour le diriger.

Il m'était tout aussi clair que chaque « aperçu » ne pouvait surgir qu'à travers ce mental sensoriel rêvé et ce corps d'apparence — fractal, limité et seulement partiellement traduisible en langage.

Nous voilà donc déjà au beau milieu de ma pensée — même si elle n'a jamais été « mienne ». J'écris « mon », « ton », « je fais » — tout en sachant qu'il n'existe ni mien ni tien, ni illusion ni réalité, ni moi ni rien.

Et ainsi, pour qui que ce soit, la voix de Cerridwen peut maintenant surgir de la brume.

Cerridwen dans la brume

Je me tiens sur une eau froide et fumante,
tandis que la brume tisse d'anciens secrets dans ma forme —
un voile réveillé de rêves depuis longtemps oubliés.

Le chaudron bouillonne au plus profond du ventre de la terre,
un puits où les temps se sont depuis longtemps fondus.

Je ne suis pas seulement la mère qui veille,
mais aussi sorcière et déesse :
la force ramassée des géants de pierre bleue,
l'écho murmurant des anciens bosquets,
la gardienne du seuil entre Être et Apparence.

Mon souffle porte le murmure des forêts anciennes,
le fracas des royaumes effondrés,
la langue des vents et des sentiers cachés.

Je plonge dans les salles obscures de l'oubli,
puise l'essence au cœur d'instants hors du temps,
arrache des images étincelantes à une noirceur impénétrable —
l'audace de croire que l'on peut pénétrer le destin.

Mais qui croit cela ?

Mon fils laid —
difforme, ni héros rayonnant ni doux prince,
mais une ombre née du chaos et du reflet,
un miroir qui fragmente la lumière de la lune.

Pour lui pourtant je déchaîne le feu de la prophétie,
je verse une brume liquide dans ses veines,
afin qu'il voie ce qui se tient au-delà du visible :

Pour les cœurs qui battent lourdement
j'enlace le vide —
je l'éveille en une éternité soumise au temps.

Je suis le voile qui enveloppe les croyants,
la force ramassée de l'ancienne terre galloise,
le nombril palpitant de mystères immémoriaux,
le chaudron qui engloutit jusqu'à la nuit
pour faire naître des étoiles des profondeurs.

Par moi résonne l’antique mélodie —
avant le langage, avant la forme, avant tous les noms :

une magie indomptée qui porte jusqu’aux métaphores,
comme les vieux cercles de pierre portent la mémoire de leurs morts.

Mais qui croit donc être né —
devoir disparaître —
et croit à un commencement et à une fin ?

Je suis Cerridwen.
La force de l’inspiration.

Pas seulement gardienne, mais seuil,
pas seulement mère de la plus belle des filles,
mais aussi porte cosmique vers la lumière,
vers le Rien, vers une source sans lieu,
d’où — qui pourrait le comprendre ? —
se tissent les fils qui voilent toute chose,
les fils du mental.

Le point de départ

Un matin, alors que je suis encore allongé dans mon lit d'hôtel au Caire, une plaque d'un vert scintillant apparaît devant mes yeux — portant le nom d'Horus, dans une graphie légèrement inhabituelle. De fins caractères arabes en ornent la surface. Je comprends aussitôt : chronologiquement, cela ne colle pas, mais bon, ce n'est qu'un rêve. Pourtant, tandis que je regarde la plaque, elle commence à m'hypnotiser ; un dialogue intérieur s'éveille en moi.

« Je suis le renard du désert », me murmure doucement à l'oreille un être mythique.

« Quoi — qui es-tu ? » demandai-je, étonné.

Il ne me répond pas. Mais je vois le désert trembler de chaleur à l'arrière-plan et, soudain, je sais qui il est.

« Tu es Seth », jaillit de moi avant même que je puisse penser les mots.

« Veux-tu me mettre — moi, ou mon moi, comme Osiris — dans le cercueil ? Ou viens-tu nous apporter le chaos ? » lui demandai-je.

« Non », dit-il simplement. « Je viens, avec Horus, dissoudre une ancienne vision dualiste du monde. »

« Waouh », dis-je, « c'est énorme. Le temps est-il vraiment déjà mûr pour cela ? »

« Mûr ou pas — le temps n'existe pas vraiment. Le moment est donc toujours là. »

Remarque : pour beaucoup, Seth passe pour le diable originel. Il représente le chaos et la dissolution de l'ordre ; Osiris, la vie ; Horus, l'ordre et le devenir.

Ce que nous voyons avec nos sens
n’est qu’une coupe dans le temps, un point de résonance —
inexprimé, vide et pourtant couvert d’écriture.

Il se révèle comme un jeu de lumière fugitif.

Ce que nous percevons et « comprenons »,

bien que nous semblions tout voir,
n’est souvent que ce à quoi nous avons été préparés —

une facette de ce qui est,
jamais le Tout hors de l’espace et du temps.

Et pourtant
la danse nous emporte, peau, sens et être mêlés,

des vibrations cosmiques nous entraînent,

ce duo de cercles chantants —

plein de force et inéluctable

dans son vide.

Never Mind / Qu’est-ce que le Mind ?

What is mind?

No matter.

What is matter?

Never mind.

Ce jeu de mots à double sens, attesté au moins depuis 1855 dans la revue satirique londonienne Punch, m’a littéralement sauté aux yeux dans une bibliothèque de Covent Garden, à Londres, après un cappuccino au Café Nero. Il ne se laisse pas transposer facilement en allemand. J’essaie pourtant, même si une part du jeu de mots original se perd sans doute.

Qu’est-ce que le Mind ?
Ni cause ni matière.
Et la matière, alors ?
Peu importe, n’en fais rien — never mind.

Peut-être l’esprit et la matière — ce que nous vivons comme corps et cerveau — n’ont-ils jamais vraiment été séparés. Peut-être ne sont-ils même pas « apparus », mais sont-ils les conditions et les formes d’expression d’un seul et même événement cosmique éternel : motifs d’ondes, interférences, résonances dans un unique océan d’information-énergie — cela aussi n’est qu’une image.

Peut-être ce que nous appelons « Mind » n'est-il pas seulement un sous-produit de l'activité neuronale, mais aussi un bruit dans le tissu de la réalité — une résonance du Tout qui semble se refléter lui-même comme partie. Si l'on veut, on peut employer ici des images comme le tout holographique ou l'univers-bloc. Mais elles aussi ne sont que des représentations dans la pensée, non la réalité elle-même.

Comme image mythique, on pourrait aussi lire HEKA[1] — une force opérante de l'Égypte ancienne qui n'agit pas comme un créateur personnel. Dans ma lecture, HEKA désigne ce premier frémissement antérieur au temps dans lequel moi, monde, forme et expérience ne surgissent qu'en apparence. Cette image ne veut rien prouver de plus.

Le cerveau ne serait alors pas simplement le propriétaire de l'esprit, mais plutôt un holon[2] — une partie qui n'apparaît qu'à l'intérieur du Tout et ne se tient jamais en dehors de lui. L'expérience serait ainsi toujours fractale et limitée, sans qu'il soit nécessaire de trouver quelque part un expérimentateur indépendant.

Mais pourquoi ce moi ne fait-il pas l'expérience du monde comme CE QUI EST ? Peut-être parce que ce « moi » n'existe pas. Peut-être parce que CELA ne se montre qu'en motifs — et que l'être humain, avec « son » cerveau, n'est lui aussi rien d'autre qu'un tel motif énergétique, un tourbillon fugitif dans le champ de l'apparition.

Ce mécanisme corps-mental supposé se perd involontairement dans les surfaces de l'Être. Voir devient regarder : un voile nommé et attribué, fait de noms et de formes. Finalement, l'instance du moi croit à ses propres histoires, à un monde de signification et de séparation — à ses névroses aussi — et s'emmêle de plus en plus dans ses propres commentaires, interprétations et conclusions. Ce qui arrive est pensé, rapporté à soi, évalué et prolongé mentalement. Mais cela aussi n'est qu'un événement de la totalité.

On voudrait lui crier : cesse de t'agripper. Lâche prise. Mais à qui ces mots pourraient-ils s'adresser ? Toute intention, tout faire, tout agrippement et tout lâcher-prise ne sont eux aussi que motifs, pensées, mots — événements de l'Absolu, vagues dans le même océan, reflets dans la même lumière.

Et qui sait, peut-être ce que nous appelons « réalité » n'est-il nullement différent de cette prétendue « illusion » : un jeu de reflets lumineux, une tempête de neige infinie d'insignifiances qui, hors du temps, se relient en images, histoires et mondes sans jamais prendre de forme définitive.

La pointe est peut-être la plus simple de toutes : il n'y a rien à faire. Cela arrive de toute façon — avec ou sans moi, que tu y croies ou non.

[1] HEKA : terme de l'Égypte ancienne désignant une force opérante, lu ici de manière poétique.

[2] Holon : une partie qui peut en même temps être pensée comme un tout à l'intérieur d'un tout plus vaste.

Saint-Martin-Vésubie

Après dix-huit heures à moto — interrompues par deux pauses héroïques de quinze minutes chacune — je me prenais probablement déjà pour un mélange de moine zen, de guerrier de l'asphalte et de héros indestructible de road movie.

Un virage raide, quelques kilomètres avant Saint-Martin-Vésubie, semblait voir les choses autrement.

Ma Harley a glissé. Presque avec trop d'élégance, mais pas du tout sans douleur.

Le grand mythe de la liberté américaine m'enterra au milieu de la route sous 465 kilos de pédagogie du destin chromée. La pluie tombait à torrents, il était minuit, et j'étais

en travers de l'asphalte — preuve détrempée que l'excès de confiance, la gravitation et les routes de montagne françaises savent nouer une alliance des plus intimes.

Je n'arrivais plus à me relever.

Ma moto non plus.

Mon pied était écrasé, mais heureusement pas cassé. Ma jambe et mes fesses donnaient l'impression d'avoir été remodelées à coups d'outil grossier, et mon pantalon se gorgeait lentement de sang.

Heureusement, comme toujours en voyage, je portais ma grosse combinaison de cuir. Sans elle, on aurait probablement dû me décoller de la route à la spatule.

Puis une voiture est enfin arrivée.

Elle ne s'est pas contentée de débouler : elle m'a réellement vu. Dans ma position, ce n'était pas un détail, puisque j'étais couché au milieu de la route. Sinon, le conducteur m'aurait peut-être tout simplement roulé dessus.

Un moment presque divin.

L'homme m'a aidé à relever la Harley. Avec les bagages, mais sans mon propre poids de combat héroïquement surestimé, la bonne dame approchait finalement les 600 kilos.

Dans ces moments-là, on apprend l'humilité.

Ou à jurer.

Le plus souvent les deux.

La police est arrivée. Ils voulaient savoir si j'avais bu ou fumé.

Non, ai-je dit.

Mais ils n'avaient pas l'air vraiment convaincus.

Ni ivre de mystique ni chimiquement embrumé — simplement épuisé par dix-huit heures de route, trempé, à moitié démonté, et toujours persuadé que le voyage devait continuer. La moto, elle, n'était pas de cet avis.

Auparavant, on m'avait examiné dans une ambulance. Nu. Portes ouvertes.

Pas exactement la variante la plus glamour de l'hospitalité française.

Tandis que la pluie continuait de tomber et que mon corps transformait chaque siège en instrument de torture, la question finit par se poser : qu'est-ce que je faisais ici, au juste ?

La réponse était étonnamment banale : j'étais en route pour un cours de non-dualité réservé depuis longtemps dans les Alpes françaises, à environ une heure et demie de Nice.

Et comme une tête de mule résiste parfois mieux que les tissus, j'ai effectivement mené l'affaire jusqu'au bout.

Mais plus sur la Harley.

Elle était bonne pour la casse et fut renvoyée à la maison pour qu'on tente de la rafistoler.

J'ai pris un taxi jusqu'à mon cours — amoché, meurtri, la dignité douloureuse, avec la vague impression que même l'univers possède parfois un humour sacrément noir.

Et me voilà assis là.

Malgré la douleur. Malgré les médicaments. Malgré le fait que s'asseoir était soudain devenu une expérience philosophique aux frontières du supportable.

Pour me calmer, pendant les pauses et le soir, j'écrivais presque jusqu'à m'user les doigts.

Le langage.

Précisément le langage.

Cette matière que, à l'école, j'avais plutôt détestée qu'aimée.

Et me voilà là, à moitié cabossé, à moitié amusé, en train d'écrire. Peut-être parce qu'après une chute pareille on s'agrippe instinctivement aux mots — alors qu'ils vous retiennent aussi peu qu'une route de montagne détrempée.

Bien sûr, dès l'asphalte, l'idée m'était déjà venue que je pourrais peut-être utiliser cette scène comme introduction.

Et cela alors que j'ai détesté écrire presque toute ma vie — du moins depuis l'école.

Quel drôle de type je fais.

Et maintenant me voici assis, le soir, légèrement sonné, un verre de vin à la main, tandis que, comme si souvent, des phrases et des questions prennent forme à partir de rien :

De l'Être — de CE QUI simplement EST sans pourtant être quoi que ce soit de vraiment saisissable — nous ne pouvons rien dire. Et dès que nous essayons, cela devient instantanément une histoire limitée.

Ah.

Et moi, qu'est-ce que je fais ?

Je l'écris.

Avec du langage.

Je relie l'ancien au nouveau dans l'espoir d'en faire naître quelque chose de « personnel ». Mots, savoir, intuition, connaissances limitées — puis je corrige mes phrases mille fois.

Grandiose.

C'est presque comme si je voulais caresser les étoiles avec la main.

Le langage fait ce que le langage fait.

D'AUM, il fait peut-être AÏE, AOUCH ou MERDE. Du vide, il fait une expression, une apparition, une forme. Il s'élève jusqu'au mot articulé, jusqu'à la réflexion énoncée — et pourtant rien ne se passe.

CE QUI EST demeure intact.

Le langage extériorise CE QUI EST en le nommant, en le délimitant, en l'enserrant ou en le conceptualisant. Il donne un porte-voix à l'indicible et appelle ensuite cela connaissance.

Et parfois, oui, parfois, ça sonne même tout à fait convenablement.

Comme une ligne qui se serait endormie sur le rebord de la fenêtre du Rien.

Pendant que tout cela est dit, pensé ou couché sur le papier, ce dont il est réellement question demeure parfaitement indifférent.

CE QUI EST regarde aveuglément et ne comprend rien — comme un vieux maître zen aux lunettes de soleil réfléchissantes, qui sait depuis longtemps :

Aucun mot ne touche jamais la cible.

Et même cela, il l'a depuis longtemps oublié.

Non.

La cible noire, on ne l'atteint ni ne l'embrasse jamais. Dès que le regard se fixe clairement, il a déjà perdu le Tout.

Les mots montrent la lune.

Mais parfois nous ne regardons que le doigt.

Ou, pire encore, ses ongles fraîchement vernis, peut-être même en vert.

Et pourtant j'aime ce langage, même si je ne cesse de le maudire.

Non parce qu'il a raison.

Mais parce qu'il danse.

Parce qu'il tire sur sa laisse comme un chien sauvage, en veut toujours trop et, parfois — très rarement — abandonne et hurle dans le silence.

Alors oui :

J'écris.

Je parle.

Je philosophe, j'esquisse, je rejette, je reconstruis — tout en sachant qu'il n'existe aucun moi capable de comprendre quoi que ce soit. Le moi lui aussi apparaît comme une pensée, comme le monde : un seul happening.

Rien que des pensées et de la fumée — venues d'on ne sait où. J'essaie de dire quelque chose tout en sachant que cela ne peut pas être dit.

Et pendant ce temps, il se passe…

rien.

L'Être reste tel qu'il est : intact, immobile, indifférent.

Seule l'hypothèse d'un moi croit être séduite par les expériences.

Mais il n'y a pas de moi, dit un moi.

Et, par prudence, il l'écrit encore une fois.

Côme

« Les choses auxquelles l'esprit n'est pas préparé, l'œil, comme on l'a montré maintes fois, ne peut pas les voir. »

Emilio Segrè

Tout ce que nous voyons dans le monde

n'est peut-être qu'apparence —

un souvenir ranimé du néant.

Et pourtant notre foi dans ce qui se montre

change l'illusion en vérité.

Mais que puis-je réellement percevoir ?

Notre entendement sensible

ne frôle-t-il que la peau de l'énergie —

des motifs,

lus par les sens,

qui apparaissent quelque part

dans l'espace vide ?

Ou bien l'esprit,

comme Platon l'imaginait,

traverse-t-il les sens

pour toucher directement à l'essence ?

Cela me semble encore un peu trop linéaire.

Objet et sujet se font-ils face,

libres de toute séparation,

dansant ensemble

dans un dialogue silencieux —

ou ne sont-ils même pas un ?

La perception peut-elle jamais être libre,

libre d’ombres et d’images,

libre d’un observateur

conscient seulement en apparence ?

Ou n’est-elle rien d’autre

qu’une danse sans fin de lumière,

le rythme silencieux

d’un vide qui déborde de lui-même ?

Côme, entre la petite ville et la gare

À peine le train a-t-il franchi la frontière suisse que Côme s'ouvre comme une possibilité fortuite qui m'aurait toujours attendu.

En fait, je ne comptais même pas y passer la nuit. Mais les projets ne sont, comme on le sait, que la forme polie de l'erreur.

Je prends donc une chambre d'hôtel et me laisse glisser quelques heures dans les vieilles ruelles et une douce fatigue italienne. Les livres de théosophie comme lecture du soir, en revanche, me pèsent plus sur l'estomac que le dîner.

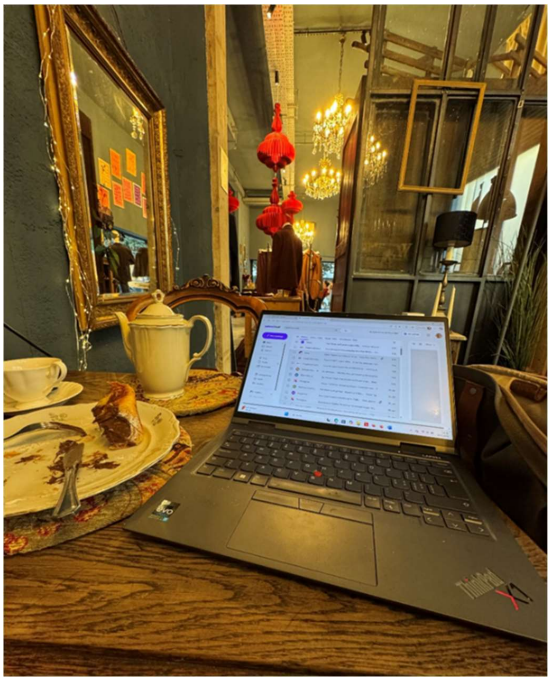
Me voilà dans la salle du petit-déjeuner, quelque part entre l'œuf cosmique et l'œuf à la coque, essayant avec mon deuxième cappuccino de remettre un peu d'ordre dans l'univers.

Sans succès.

Mon cosmos s'est entièrement noyé dans la mousse de lait et a nettement le goût de trop de lactose et de vide cosmique. J'en commande donc un autre. Peut-être que les dames et messieurs derrière le buffet réussiront mieux la création au prochain essai. Moins de mousse et davantage de matière noire seraient déjà un progrès.

En attendant le troisième cappuccino, mon regard s'arrête sur les petits mots avec lesquels nous avançons dans le monde :

Je. Tu. Nous.



On pourrait les croire inoffensifs. Trois pronoms, à peine dignes d'attention. Et pourtant, presque toute l'architecture de notre réalité est déjà contenue en eux.

Même dans le Nous.

Car un Nous suppose au moins un Je — ou plusieurs Je qui se distinguent les uns des autres avant de s'unir en communauté. Il faut d'abord qu'un Je s'affirme avant de pouvoir dire : Nous.

Peut-être est-ce précisément là que commence la première illusion : dans l'hypothèse qu'il existe quelqu'un capable de se distinguer des autres puis de s'unir à eux.

Du Je découle alors presque inévitablement la phrase :

J'existe.

Mais qui la prononce ?

Pour l'existence elle-même, il n'existe aucun point de vue extérieur. Aucune instance qui puisse l'authentifier depuis dehors. L'existence ne peut se placer à côté d'elle-même pour vérifier si elle existe. Elle ne sait rien d'elle-même — du moins pas au sens où un Je sait quelque chose.

Tout ce que nous disons d'elle n'est qu'hypothèse.

Le Je aussi.

Peut-être ce Je n'est-il qu'une matrice énergétique temporairement liée, un point de résonance dans l'univers-bloc où l'expérience apparaît : un motif parmi les motifs, se produisant en même temps que tout le reste ; une trace psychologique et mentale, un souvenir, un concept affirmé que personne n'affirme — un événement sans propriétaire.

Alors Je, Tu et Nous ne seraient eux aussi que différentes couches d'une même représentation.

Le troisième cappuccino arrive.

Je remercie la serveuse et la regarde poser la tasse devant moi. Un cercle brun reste sur la soucoupe. Pendant un instant, toute la philosophie est de nouveau dans la tasse, la soucoupe, l'odeur, la chaleur, dans ce corps qui est assis, attend, boit et semble réfléchir à sa propre inexistence.

Ou plutôt : dans la pensée qui est en train de se produire.

La conscience elle-même pourrait n'être qu'un concept posé après coup. Le Je supposé constate avec un léger décalage certains états, nomme les expériences, puis les fait siennes rétrospectivement. Un pur temps réel du Je ne se laisse saisir nulle part. Entre ce qui arrive et l'affirmation que quelqu'un l'a vécu se glisse déjà une minuscule fiction infranchissable.

Le cerveau — pas le Je — accueille des représentations : les siennes ou celles d'autrui, s'il existe seulement quelque chose comme les siennes ou celles d'autrui.

Les idées arrivent d'on ne sait où, s'installent, puis sont plus tard présentées comme ma pensée, ta conviction ou notre réalité.

De même :

Conscience.

Présence consciente.

Être.

Non-être.

Je.

Monde.

Peut-être ne sont-ce que des mots. Des doigts pointés vers quelque chose qui ne se laisse jamais saisir ni comprendre.

Voilà pour notre croyance.

Qu'est-ce qui existe réellement — et pour qui ?

Pour qui une pierre apparaît-elle ? Pour un Je ? Ou pour personne, puisque personne n'a encore trouvé de Je ?

Et qu'est donc ce Je ?

Une pensée ?

Un sentiment ?

Un corps ?

Le souvenir de quelque chose qui n'a jamais appartenu à personne ?

Peut-être nos représentations du Je, du monde et de la réalité ne sont-elles que des décors fugitifs dans un théâtre neuronal de marionnettes. Un hologramme qui se joue lui-même. Une goutte dans laquelle l'océan se reflète sans que l'océan devienne spectateur, sans savoir ce qui se passe — ni ce qu'est l'eau.

Et encore :

Cette conscience-tout n'est-elle peut-être qu'une autre idée, particulièrement audacieuse ? Le dernier bastion d'un Je qui refuse d'admettre qu'il n'y a personne qui sache ?

Car ce qui pourrait véritablement être appelé absolu devrait être sans langage. Sans mots. Sans besoin de s'expliquer. Cela ne ferait plus partie de nos représentations, mais se tiendrait avant toute pensée, sous tout concept, au-delà de toute affirmation.

Existe-t-il donc quelque chose comme une perception absolue et une perception individuelle ?

La perception individuelle semble liée à un expérimentateur : un sujet tissé de corps, de pensée, de mémoire et d'habitude. Mais si ce sujet lui-même n'est qu'un fantôme dans le courant des apparences, l'individuel se dissout plus vite qu'il ne peut dire Je.

Que resterait-il alors ?

Peut-être une perception ou une présence consciente qui n'appartiennent à personne.

Mais que vaut encore cette chose-là ?

Sans centre.

Sans bord.

Sans référence.

Sans opinion.

Un silence qui ne se tait pas.

Un voir qui ne regarde pas.

Cette prétendue perception absolue — si l'on veut encore l'appeler ainsi — ne serait pas une seconde forme, supérieure, de perception. L'expression indiquerait seulement que la perception n'a pas besoin de propriétaire.

Mais qui le remarquerait ?

Peut-être la perception n'est-elle pas quelque chose que quelqu'un fait, mais simplement un événement : une présence sans mots, si l'on tient absolument à lui donner un nom. Et peut-être même que « présence » en dit déjà trop.

Non médiatisée par les sens. Non filtrée par les pensées. Ou médiatisée et filtrée, sans qu'il y ait derrière un médiateur.

Personne ne perçoit quoi que ce soit.

Parce qu'il n'y a aucun quelqu'un.

Et peut-être n’existe-t-il rien non plus qui puisse subsister comme quelque chose sans nom, désignation ou affirmation.

L’existence existe-t-elle réellement — ou seulement comme concept ?

Peut-être l’existence elle aussi n’est-elle qu’un mot : un petit événement dans le courant de ce qui arrive, un son qui se prend un instant au sérieux.

Si les mots ne sont que des apparitions, de petits happenings dans le flux de ce qui se passe — que reste-t-il ?

Peut-être la vraie question n’est-elle pas :

Existons-nous ?

Mais :

Pour qui — ou pour quoi — une question apparaît-elle seulement ?

Qui ou quoi croit savoir quoi que ce soit ?

Mais comment de telles pensées peuvent-elles surgir s’il n’y a personne ?

Bonne question.

Qui — ou quoi — la pose ?

Peut-être le Je est-il une reconstruction qui s’affirme elle-même : une sorte de holon dans le fin courant de l’Être hors de l’espace et du temps, doté de la capacité de réflexion — pas nécessairement d’auto-réflexion. Car l’auto-réflexion elle-même ne serait qu’un événement supplémentaire de ce qui est.

Les pensées n’ont peut-être besoin d’aucun auteur.

Elles surgissent parce que des conditions inconnues — peut-être cosmiques — les font apparaître. Comme les fleurs au printemps. Comme les nuages dans le ciel. Comme les vagues que le vent écrit sur l’eau.

Elles vont et viennent, sans lieu ni intention, sans avoir jamais été séparées du Tout.

Peut-être l’erreur fondamentale se trouve-t-elle précisément là : dans l’hypothèse que derrière chaque pensée doit se tenir quelqu’un qui la produit.

Qui pourrait donc réellement affirmer qu’il ou elle pense ?

Cette affirmation déjà, cette question déjà, ne serait qu’un autre mouvement dans l’univers-bloc — un battement de vague dans le courant de l’apparition.

Je termine mon cappuccino.

Au fond de la tasse, il ne reste qu'un cercle sombre.

Peut-être l'existence est-elle exactement cela : un Être vide et plein, peut-être même actif. Un non-savoir qui ne sait rien de lui-même — et qui repose précisément là.

Dehors, un train passe.

Pendant un instant, on dirait qu'il fait bouger toute la ville.

Puis il a disparu.

Venise

Rêves et illusions : comment le réel devient apparence —

Le rêveur rêve dans le grand rêve
de rêver et de s'éveiller,
et, rêvant, prend conscience de lui-même.
Ce n'est que dans cette conscience de soi
que naît la croyance en un vide,
en un rêve, un monde, une présence — ou même un JE.

Peut-être une croyance s'éveille-t-elle même,
selon laquelle rêve et réalité
doivent être différents ou non différents,
mais identiques.

Mais d'où sait-il
que cela aussi n'est pas encore un autre rêve —
simulation active, Rien, matrice virtuelle,
un champ d'information-énergie en traitement —
pour personne — et même pas cela ?

Peut-être le Je croit-il,
dans le rêve de la « réalité »,
pouvoir intervenir,
diriger ses besoins,
se nourrir — comprendre ou disparaître.

Mais cela aussi appartient
à l'événement du Tout-un,
au rêve de l'Être où tout est possible.

Poème de Reto en hommage au taoïste Zhuangzi

Rêves et illusions : comment le réel devient apparence

Peut-être ce monde n'est-il ni illusion ni réalité,
comme tout ce qui apparaît et n'apparaît pas,
rien qu'une expérience fugitive pour personne.

Peut-être quelque nectar s'éveille-t-il en Être et Apparence,
peut-être l'éther se rêve-t-il en images,
un ordinateur quantique se perd-il
ou une simulation dans ses propres images,
sans jamais pouvoir se saisir tout entière.

Peut-être l'énergie goutte-t-elle en motifs énergétiques,
lus, déchiffrés, limités —
reconnaissables seulement dans des formes changeantes.

Mais tout cela n'est-il pas seulement représentation
pour un Je qui n'existe même pas ?

À la fin, il ne reste qu'un jeu cosmique
et un pressentiment du Tout, discret et obstiné.

Et qui, je vous prie, croit et pressent cela ?

Ce monde ressemble
à une apparition magique,
à un mirage,
à un rêve.
Tout ce qui apparaît est Maya —
ni réel ni irréel,
mais un phénomène fonctionnel sans existence propre.

La Māṇḍūkya Kārikā 2.32 le formule, en substance, plus radicalement encore : aucune naissance, aucune dissolution, personne d'enchaîné, personne en chemin, personne de libéré.

Rêves et illusions

Comment le réel devient apparence

Alors que ma femme et moi nous laissions bercer en gondole à travers les canaux, je pressentais déjà que ce monde était peut-être moins fait de solidité que de conditions.

De l'eau sous nous, de la pierre de chaque côté, de la lumière réfléchie sur les murs — et pourtant rien ne semblait vraiment stable. Tout était porté, reflété, déplacé. Même la gondole ne se mouvait pas tout à fait par sa propre force ; elle se laissait convaincre par l'eau, la rame et le gondolier qu'elle était en route.

Presque comme si la réalité elle-même n'était qu'un accord fugitif entre perception, mémoire et rêve.

Quel merveilleux happening, et comme il demeure incompris.

Peut-être celui qui ne sait pas vraiment qui il est dérive-t-il depuis toujours à travers de telles images : ruelles, reflets, voix et formes qui apparaissent sans que ce monde devienne jamais réellement saisissable — encore moins compréhensible.

TOUT semble dériver avec moi à travers ce rêve italien enchanté, comme du bois flotté dans le fin réseau d'un courant cosmique. Non parce que quelqu'un le veut, mais parce que cela arrive — sans appui, sans but et libre de toute idée d'issue.

Ou même libre de toute nécessité d'avoir besoin d'une issue.

Avec ou sans Je — avec ou sans identification :

Ce qui arrive arrive.

Rêve ou cauchemar — tous deux restent la scène d'un Être aveugle et magnifique qui n'appartient à personne. Mais « scène » fait déjà croire qu'il existe quelque part une salle de spectateurs. Peut-être n'y a-t-il personne assis. Peut-être a-t-on seulement oublié de ranger les chaises.

La plus grande illusion réside peut-être dans l'idée qu'il devrait encore se passer quelque chose de spécial : un grand instant, une compréhension définitive, une signification quelconque qui, à la fin, relierait proprement le tout.

Bien sûr, il y a expérience.

Pour qui que ce soit.

Ou pour personne.

Avec l'idée d'un Je apparaît en même temps quelqu'un à qui tout cela arrive. Ce n'est qu'avec ce rêve — que nous appelons réalité ou illusion — que ce monde apparaît. Et avec lui, le Je.

Avec la reconnaissance réflexive « Je suis » commence l'histoire personnelle.

Ou plus précisément : l'histoire de quelqu'un qui prétendra plus tard avoir commencé.

Cette histoire du Je se contente de commenter et d'interpréter ce qui se produit de toute façon. Elle tire volontiers des conclusions de ce qu'elle voit, tout en s'installant au premier rang et en faisant comme si elle avait écrit la pièce.

Le Perdu ne croit plus depuis longtemps à l'action personnelle. Depuis longtemps, il ne croit plus qu'un individu indépendant produit ces pensées. Elles aussi apparaissent — comme tout le reste — comme partie de l'événement entier.

Et pourtant il se prend sans cesse à imaginer qu'il tient le gouvernail de sa vie.

Alors qu'il n'a jamais fait un pas.

Pas même un tout petit.

Comment le pourrait-il ? Là où il n'y a personne, il n'y a pas de chemin — et donc personne non plus pour s'y perdre.

L'idée que quelqu'un tient le gouvernail n'est elle-même qu'une pensée : une image dans le rétroviseur d'innombrables représentations. Elle aussi n'est qu'un événement dans CE QUI EST.

Le Je, le monde, la croyance — tout cela n'est qu'un événement supposé dans le courant de l'Être.

Le rêve semble se rêver lui-même. Du moins du point de vue du Je.

Aucune action n'a jamais émané de lui. Aucune pensée n'est née d'un libre arbitre qui, de toute façon, n'a jamais existé. Les pensées apparaissent, les mouvements ont lieu, les décisions se forment — et ce n'est qu'ensuite que naît l'histoire de quelqu'un qui aurait fait tout cela.

Dans le rêve, un rêveur semble se glisser dans un corps, l'appeler mien, s'approprier un mental et prendre un nom.

Et soudain l'illusion devient étonnamment réelle.

Si réelle qu'elle paie ses factures, rate ses rendez-vous et se plaint d'un café trop bruyant.

Mais sans cette forme supposée du Je, tout ce manège demeure simplement ce qui est :

vide,
ouvert,
plein de possibilités d'expression —

rien

et en même temps tout.

Ce monde de rêve est ancien.

Plus ancien que toute théosophie et probablement moins bavard.

Une rumination d'images épiques sans substance fixe. Ou, comme le dit Nisargadatta en substance : « Votre essence est quelque chose de très puissant. » Une phrase énigmatique — et pourtant le Perdu se sentit aussitôt rappelé à quelque chose.

À quoi ?

À l'univers-bloc hors de l'espace et du temps. À un réseau de possibilités peuplé d'archétypes qui ne cessent de se remettre en scène — comme des acteurs qui ignorent qu'ils sont faits de lumière. Ou comme des touristes à Venise qui croient avoir trouvé la place Saint-Marc alors que la place Saint-Marc les a trouvés depuis longtemps.

Peut-être notre sommeil profond n'est-il rien d'autre qu'un Être qui respire en mode veille. Peut-être le rêve nocturne est-il plus proche du rêve diurne que nous ne voudrions l'admettre. Peut-être, dans le sommeil, seule l'identification au Je se relâche-t-elle, le lieu devient plus fluide, l'espace et le temps moins fermes.

Et si, le jour, c'était exactement pareil — simplement avec une tasse de thé vert japonais à la main ?

Je griffonne quelques notes sur le bloc à côté de mon Earl Grey.

Exactement :

Ne regarde pas dehors.
Où est le monde ?

Ne regarde pas l'heure.
Où est le temps ?

Ne pense pas à toi.
Où est ton Je ?

Libère-toi de l'obligation de chercher un sens.

Ou mieux encore :
laisse tomber.

Mais qui devrait laisser tomber ?

Il n'y a aucune volonté propre qui pourrait se libérer. Aucune instance indépendante qui disposerait de sa libération.

Si un jour les fils se dénouent, cela arrive.

Non parce que quelqu'un le fait.

Mais parce que cela arrive.

Et peut-être cela n'arrive-t-il jamais.

Peut-être n'est-ce encore qu'une phrase qui aime faire croire qu'elle a quelque chose à voir avec la libération.

La totalité holographique semble se rêver elle-même. Du moins est-ce ainsi que cela apparaît. Mais cela aussi n'est qu'une représentation — une autre figure dans le même rêve.

Peut-être n'y a-t-il absolument rien qui rêve. Peut-être même l'idée d'un grand Tout n'est-elle qu'une image qui surgit dans le même événement puis disparaît.

Voilà du moins ce que se raconte le mental.

Mais il n'y a personne à qui appartienne ce vieux rêve hors du temps. Personne qui le possède. Personne qui se tienne en dehors et regarde.

Au mieux, la vision objectivée et conceptuelle du monde se défait. Peut-être l'idée d'un observateur tombe-t-elle avec elle.

Ce n'est pas quelqu'un qui s'éveille.

Seule l'affirmation qu'il y aurait quelqu'un perd son évidence.

Après cela, le rêve n'est peut-être même plus un rêve, puisqu'il n'y a plus de persona pour s'accrocher à cette affirmation.

Aucun centre qui possède quoi que ce soit.

Aucun quelqu'un pour qui le monde apparaît.

Rien que l'événement nu, au-delà de l'illusion et de la réalité.

Un scintillement sans nom
dans la lumière de l'Être.

Peut-être rêve de jour et rêve de nuit ne sont-ils que les facettes d'une seule réalité indivisible. Peut-être chaque rêve, chaque impression et chaque empreinte se décolorent-ils à nouveau dans ce vide dont ils ne sont jamais réellement sortis.

Peut-être appelons-nous précisément cela liberté.

Ou peut-être cela aussi n'est-il qu'une autre pensée qui apparaît sur l'eau, se reflète dans la lumière de Venise — puis disparaît.

La gondole heurte le mur.

Le gondolier jure.

Pendant un bref instant, tout est parfaitement clair.

Marrakech / Aisha

Quand le mental cherche

et tente
de saisir l'Absolu,

il risque
de réduire l'expérience immédiate

à un concept,

de ne refléter les nuances et la profondeur

de la réalité sans limites

que de façon limitée, brisée,
et toujours depuis une perspective —

et pourtant il n'a jamais rien fait.

Le mental se cherche lui-même en toute chose —
dans les atomes, les galaxies, les formules.
Mais ce qu'il cherche
ne peut être trouvé,
parce que cela n'a jamais été perdu.
Ce qui cherche,
c'est CELA —

Est celui qui cherche

Est ce qui est cherché et

Est la recherche elle-même

Le désir de comprendre et de contrôler

Parfums de Marrakech

La nuit pesait lourdement sur Marrakech, comme si elle était elle-même une masse invisible et vibrante, pulsant en silence. Nous étions assis au cœur de la médina, sur la place Djemaa el-Fna, la place des saltimbanques. Le restaurant s'appelait Nomad.

Des odeurs nous arrivaient des ruelles : épices, viande grillée, thé brûlant. Des lumières glissaient sur les visages et les murs. La musique se mêlait aux voix, et tout se fondait dans un seul tourbillon d'impressions.

Le thé à la menthe que j'avais commandé fumait entre nous. Les Marocains l'appelaient en plaisantant le whisky du Maroc — une boisson brutalement chaude, beaucoup trop sucrée, dont la chaleur restait longtemps sur la langue.

Mais la vraie chaleur se trouvait ailleurs : dans la façon dont Aisha me regardait.

Un espace naquit entre nous, où les pensées perdaient leur direction habituelle.

« Si, pour une fois, nous imaginions nos névroses comme de l'énergie liée — seulement comme une image, pas comme un diagnostic… »

Elle laissa la phrase suspendue dans l'air.

Peut-être ne voulait-elle pas la porter seule. Peut-être attendait-elle que je la poursuive pour elle.

Je pris une gorgée de thé. La douceur se posa sur ma langue, lourde et chaude.

« Alors, dans cette image, elles seraient des nœuds dans le filet d'Indra », dis-je. « Des nœuds que nous prenons pour nos problèmes — ou même pour notre Je. Le son, l'attention ou la relation pourraient faire partie de ces mouvements au sein desquels de tels motifs se transforment. Mais pas comme des techniques. Pas parce que quelqu'un pourrait les dissoudre volontairement. »

« Jusqu'où ? »

Elle inclina légèrement la tête.

La lumière de la bougie reposait sur sa peau. Un instant, je perdis le fil — et je n'étais pas sûr de vouloir le retrouver.

« Jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne pour se faire passer pour quelqu'un. »

Je souris comme si j'avais dit quelque chose de décisif.

« Même si cela aussi serait probablement déjà contenu dans l'univers-bloc. Nous n'aurions donc pas à nous soucier de dissoudre nos problèmes — ni notre Je. Il n'arrive de toute façon que ce qui arrive. Que nous dansions une danse relationnelle sans Je ou une danse personnelle. »

Ses doigts glissèrent lentement sur le bord du bol à thé.

« Ce qui est fascinant », dit-elle, « c'est que le changement ne devrait alors pas être compris uniquement comme une lutte contre les symptômes. Même l'idée figée de séparation et d'identité pourrait se transformer. »

« Peut-être qu'avec l'idée d'un Je isolé se perd aussi le fondement de certains conflits intérieurs. Non parce que quelqu'un devrait soudain reconnaître une nouvelle vérité, mais parce que séparation et identité pourraient sembler moins solides — pas seulement comme pensée, mais dans tout le corps-apparence. »

« Et qu'est-ce qui serait différent alors ? »

« Peut-être que toute peur ne devrait pas aussitôt devenir l'histoire d'un Je menacé. Tout mouvement n'aurait pas besoin d'être prolongé par la pensée et de prouver qui l'on est. »

Aisha se pencha légèrement en avant. Sa robe se tendit sur sa poitrine, juste un instant, assez longtemps pour déséquilibrer ma phrase.

« Peut-être », dit-elle, « que ce besoin agité de confirmation disparaîtrait parfois lui aussi. Cette contrainte d'être quelqu'un — de s'affirmer, de se montrer, de se fixer dans le regard des autres. »

Sa voix était calme. C'est précisément pour cela qu'elle allait plus profond que le vacarme de la place.

Je la regardai. Puis mon regard erra dans les passages ouverts du restaurant, sur les ombres, les bougies et les visages inconnus. Mais il revenait toujours vers elle.

Sa présence ressemblait à une vague silencieuse. Mes pensées se rompaient et reprenaient ailleurs. Tout bougeait en moi : l'agitation, le battement du sang, les papillons dans le ventre, le désir qui ne réclamait pas seulement la proximité, mais l'absorption.

« Le Je qui lutte pour son existence », dis-je, « n'est peut-être lui aussi qu'un nœud énergétique serré — une condensation psychiquement affirmée. Et peut-être que ce faisceau se transforme parfois, se relâche, se resserre, disparaît par instants — sans qu'il y ait derrière quelqu'un qui le transforme. »

Je m'interrompis.

« Mais que pouvons-nous vraiment faire ? »

Aisha regarda la flamme de la bougie.

« Peut-être la résonance est-elle moins un outil qu'une image de ce qui arrive : mouvement, lumière, son, un mot — vibrations, rencontres, transformations qui n'ont besoin d'aucun acteur intérieur. »

« L'univers lui-même vibre en résonance », dis-je. « Il bruisse et s'enivre de son propre son primordial. AUM. AMEN. AMUN — mon Mind mélange les mots avec volupté sans pouvoir en déduire une parenté secrète. Son, fréquence, rythme : images d'un mouvement qui se dissout lui-même. »

Un tambour monta de la place dans la nuit.

« Peut-être ne sommes-nous là-dedans que des nœuds énergétiques dissonants ou trop serrés », poursuivis-je, « qui cherchent harmonie, rétroaction, demeure. L'océan du silence pourrait faire autant partie de cette image que le son. Tous deux, peut-être, ne sont que des mouvements du même événement — avec les frontières qui paraissent solides puis se transforment à nouveau. »

Pendant un moment, nous n'entendîmes plus que le grésillement lointain de la nuit.

« En ce sens », dit Aisha, « les névroses pourraient agir comme des durcissements — façonnés par l'expérience, le corps, la mémoire et les croyances. Ce qui arrive est mémorisé, commenté, rapporté à soi et parfois ainsi prolongé. »

« Quand il n’y a plus personne pour rapporter sans cesse à soi une névrose, un vāsanā ou toute autre empreinte, la boucle de pensée perd son carburant. La disposition peut rester — mais, comme histoire, elle peut lentement pourrir. »

Elle prit le bol à thé entre ses deux mains.

« Peut-être reposent-elles sur une séparation qui n’a jamais réellement existé. »

« Exactement. Et même si de tels motifs se transforment, il n’y aurait personne pour les avoir dissous par sa propre force. »

« Alors l’histoire du Je pourrait devenir plus perméable », dit-elle. « Ou disparaître entièrement pendant un instant — du moins sous cette forme fortement identifiée sous laquelle nous l’avons connue jusqu’ici. »

Je laissai ses mots résonner en moi. Ils s’étendirent comme des vagues dans une eau sombre.

Mais au bout de chaque boucle de pensée revenait la même phrase :

Le Je ne peut rien faire par lui-même.

Je gardai cette pensée pour moi.

Aisha passa le pouce sur le bord de son bol.

« Mais n’est-ce pas beau aussi de se rencontrer comme personnes ? »

Sa voix avait maintenant quelque chose de presque joueur.

« De ne pas se regarder seulement comme des apparitions ou des points de résonance, mais comme deux êtres humains assis à une table ? »

Je me renversai légèrement en arrière et regardai ses yeux sombres.

« Bien sûr. La rencontre personnelle aussi appartient à ce qui apparaît. Nous n’avons pas besoin de la dissoudre à coups de philosophie. »

Mon regard glissa brièvement vers ses lèvres.

« Et qui sait — peut-être qu’une rencontre avec un peu moins de Je serait encore plus merveilleuse. »

Aisha remarqua mon regard.

Elle ne sourit pas. Mais sa main resta posée sur le bol.

« Peut-être le Je ne disparaît-il jamais tout à fait », dit-elle. « Peut-être devient-il seulement plus perméable. »

Une pause.

« Peut-être même supraconducteur. »

« Ce serait pratique. »

« Pour quoi ? »

« Pour le courant. »

Cette fois, elle sourit.

Dehors, le tambour frappa de nouveau. Un rythme venu de loin et qui pourtant semblait naître exactement entre nous.

Le regard d'Aisha reposait sur moi mais semblait me traverser. Toute la conversation se déployait en elle, couche après couche, jusqu'à sembler retomber dans cet espace vide d'où elle était venue.

« Je ou pas Je… », commençai-je.

Rien d'autre ne franchit mes lèvres.

J'étais prêt à me dissoudre. À m'abandonner à elle. À me perdre dans cette nuit — en elle, avec elle ou dans quelque chose de plus vaste que nous deux.

Dehors, le rire lointain d'un groupe autour d'un narguilé résonna dans la médina. Une mélodie lente, ascendante, faite de fumée et de temps.

Puis Aisha me tendit la main.

Sa peau était chaude.

Son contact ressemblait à une promesse silencieuse.

Je ne la pris pas tout de suite.

Pas par retenue.

Plutôt parce que, pendant un instant, je voulus savoir si le désir de la toucher venait de moi — ou si ce désir lui aussi apparaissait simplement entre nous.

Aisha attendit.

« Tu penses encore », dit-elle.

« Cela arrive. »

« Alors laisse cela arriver. »

Elle referma ses doigts sur les miens.

Et pendant un instant toute la philosophie fut là :

dans sa main,
dans ma chaleur,
dans l'odeur de menthe et de fumée,
dans le vacarme de la ville
et dans le désir qui n'appartenait à personne.

Alina

D'après le Lankāvatāra-Sūtra, en substance :

« Ce que nous prenons pour le monde apparaît dans l'esprit comme un reflet dans un miroir — réel et saisissable tant que demeure la distinction entre sujet et objet. »

Le Lankāvatāra-Sūtra décrit le monde des apparences comme façonné par la distinction et la construction mentale. Ce qui apparaît comme une réalité indépendante y est sans cesse comparé à un rêve, un mirage ou un reflet.

Kaṭha-Upaniṣad 2.3.13

Astīty evopalabdhavyaḥ tattvabhāvena cobhayoḥ …

« Il faut d'abord le reconnaître comme étant ; mais dans sa véritable nature, il échappe à la simple opposition entre être et non-être. »

Existe-t-il une conscience ?

Où se trouve au juste cette présence consciente ou cette conscience ?
Qui déclare une conscience absolue et une conscience relative ?
N'apparaissent-elles peut-être toutes deux qu'à la faveur d'une hypothèse du Je —
une hypothèse qui, involontairement et sous pression, croit
devoir distinguer,
et qui pourtant n'est elle-même qu'un événement dans l'EST absolu.

Et pourtant : personne ne distingue,
aucun Je ne nomme ni ne divise les concepts.
Rien qu'un happening du Tout-Un —
un écho venu du vide de l'Être.

Vide, Être et conscience

C’était une radieuse journée d’été, un jeudi après-midi dans la campagne bâloise, d’un calme rare. Nous étions assis sous le vieil arbre dont les branches s’étendaient au-dessus de nous comme des bras protecteurs. L’ombre était douce, la lumière tremblait à travers le feuillage.

Alina — comme toujours en train de rire — faisait tourner un brin d’herbe entre ses doigts. Et pourtant, ce jour-là, son rire avait quelque chose d’étrange : chaud et clair, mais traversé d’une fine pointe de tragique que l’on ne percevait qu’une fois l’écho depuis longtemps éteint.

« Tu sais », dit-elle en interrompant mon demi-sourire, « parfois cette vie ressemble à un rêve fatigué. Toutes ces formes, toutes ces apparitions tourmentées — elles semblent si réelles au mental sensoriel et ne sont peut-être pourtant que des ombres perdues. »

Je ris avec elle, mais je le sentis : ce n’était pas seulement de la poésie.

« Tu es une philosophe cachée », dis-je. « Toujours ces allusions au vide et à l’Être — comme si tu avais depuis longtemps vu au travers. »

Elle me regarda droit dans les yeux. Sans défi. Presque avec excuse.

« Peut-être », dit-elle doucement. « Mais cela ne me console pas. »

« Que veux-tu dire ? »

« C'est comme si l'on se tenait devant un miroir », dit-elle, « et que ce miroir ne montrait rien que le vide. Mais ce vide — c'est nous. Pas comme toi. Pas comme moi. Pas comme personnes. Mais comme ce qui reste lorsque toute hypothèse sur ce que nous croyons être tombe. »

Elle s'interrompit comme si elle devait reprendre son souffle — non à cause des mots, mais à cause de leur poids. Ses doigts continuaient de jouer avec le brin d'herbe, mais ses yeux étaient ailleurs.

« Puruṣa et Prakṛti », poursuivit-elle, « Être et Apparence — l'univers n'est peut-être qu'un reflet possible de CE QUI, dans sa totalité, ne peut être ni entièrement dit ni totalement éprouvé. Et pourtant le poids de ces apparitions pèse sur nous. Cette icône clignotante sur le bureau qu'on appelle cerveau accueille des images comme si elles étaient toute la vérité. Peut-être essayons-nous de reconnaître quelque chose qui n'a jamais été là comme nous nous le racontons. »

Sa voix devint encore plus basse, presque inaudible.

« Peut-être ne sommes-nous pas du tout séparés de ce qui est — peut-être même pas de l'amour que nous cherchons sans cesse quelque part. Mais cela aussi n'est qu'une phrase. »

Je ne savais pas quoi dire. Je ne croyais même pas vraiment à une conscience. Alina parlait souvent en énigmes, mais cet après-midi-là, on aurait dit qu'elle voulait me remettre quelque chose qui ne pouvait pas vraiment être comprimé en phrases.

« Et toi ? », demanda-t-elle. « Que sais-tu du vide, de l'au-delà — ou de la mort ? »

Son regard resta accroché au mien, comme s'il y cherchait de l'amour ou autre chose qu'il ne pouvait trouver.

Et moi ?

De la mort, je ne savais rien. Du Rien, pas davantage. Bien sûr, j'avais lu des livres, collectionné des concepts, je m'étais perdu dans des tempêtes de pensée et des espaces virtuels. Mais les histoires sur l'après restaient des histoires : formes de consolation, formes de peur, formes de désir.

Que pouvais-je donc lui dire ? Que je ne savais pas — et que précisément ce non-savoir me faisait à la fois honte et me rendait étrangement libre ? Que, si j'étais sincère, je ne pouvais même pas dire si la mort était une porte ou simplement l'extinction d'une voix ?

Je sentis mes certitudes rapetisser, s'effriter dans son regard avant même que je puisse former une phrase. Je fis un geste maladroit dans l'air, comme si je pouvais balayer la lourdeur.

« Pour moi », dis-je, « tout cela n'existe pas vraiment — tout au plus comme possibilité, comme quelque chose qui s'allume brièvement dans cet espace semblable au Mind et que lit le mental sensoriel. Que cela apparaisse comme une plaisanterie cosmique ou comme un supplice pour le Je identifié : l'abîme sans fondement demeure intact. »

Je sentis combien cela sonnait laborieux et tentai de briser la lourdeur.

« Pour moi, ce non-savoir absolu est consolation suffisante. Le monde est un rêve. Alors rêvons-en plutôt un beau. »

Elle sourit — encore ce sourire insondable. Et il y eut de nouveau son rire, qui éveillait en moi chaleur et inquiétude à la fois.

« Mais pouvons-nous choisir nos rêves ? », demanda-t-elle. « Je rêve — ou CELA rêve — depuis longtemps déjà un beau rêve à travers ce Mind. » Elle porta la main à sa tête. « Peut-être le plus beau rêve est-il celui dont on finit par s'éveiller : sortir de ce mouvement cosmique pour entrer dans CE QUE JE SUIS. »

Je voulais lui donner raison, mais je n'y arrivais pas. Cela sonnait trop dualiste : moi ici, l'Absolu là-bas. Et bien sûr, nous ne pouvions pas choisir nous-mêmes les rêves que nous voulions rêver.

Nous nous tûmes. Le vent passa dans les feuilles. Quelque part au loin, un chien aboya.

Le lendemain matin, on la trouva sous le même arbre. Pas n'importe où — exactement ici, dans l'ombre où nous étions assis.

La branche cassée qui, la veille encore, s'était étendue au-dessus de nous comme un bras protecteur se tenait désormais dans la lumière comme une pièce à conviction : le même arc, la même fourche, la même écorce — et pourtant elle semblait soudain froide et étrangère.

Une pensée absurde me traversa : Odin s'attachant à l'arbre du monde pour percer le faux soi et forcer la connaissance.

Mais Alina ne cherchait pas de runes.

Aucune sagesse.

Aucun drame initiatique.

Elle voulait que cela s'arrête.

La nouvelle me frappa comme un coup. Lorsque, plus tard, je me tins là où nous avions été assis la veille, je sentis ce vide dont elle avait parlé — non comme une idée, mais comme quelque chose qui tombait dans le corps.

Des pensées de la philosophie Sāṃkhya me revinrent, ses allusions aux tattvas, aux principes de l'Être.

« Les apparences ne sont pas réelles », avait-elle dit. « Mais elles en ont l'air. Elles nous tourmentent parce que nous les prenons personnellement. »

Je n'avais jamais compris à quel point elle prenait personnellement ce drame cosmique, cet indisponible. Peu m'importait que l'univers soit illusion ou névrose, énergie informée ou mouvement aveugle : une force amorale, indifférente, qui s'exprime — parfois pour notre joie, parfois pour notre douleur.

Je n'étais pas Alina.

Pour elle, ce mouvement n'était pas neutre. Pour elle, c'était une attaque intérieure, une pression continue. Sous son rire, sous sa légèreté apparente, elle portait le monde comme un poids indicible — jusqu'à en être brisée.

Dans la doctrine du Sāṃkhya, Puruṣa et Prakṛti sont pensés comme deux principes fondamentaux : pure vision et nature primordiale, silence et devenir. Mais cela aussi est un modèle, une séparation produite par le langage. Peut-être les chaînes se trouvent-elles surtout dans notre représentation ; peut-être le monde, avec tous ses problèmes, n'apparaît-il jamais que de façon fractale, lu par un mental sensoriel limité.

Alina connaissait probablement toutes ces pensées.

Mais je ne sais pas ce qu'elle savait dans ses dernières heures.

Et je ne veux pas transformer sa mort, après coup, en connaissance.

Je me souviens de sa phrase :

« Le plus beau rêve est celui dont on finit par s'éveiller — sortir de cette fausse quête, de ce mouvement — pour entrer dans l'Absolu silencieux. »

Aujourd'hui, elle ne sonne plus pour moi comme une vérité, mais comme une phrase d'une beauté effrayante à laquelle je ne veux pas m'accrocher.

« Quelle merde », ai-je murmuré plus tard en pleurant doucement.

Alina était morte.

Je ne voulais pas en faire un éveil.

Et pourtant : cette phrase elle-même, ces lignes elles-mêmes — les siennes et désormais les miennes — semblaient avoir été écrites quelque part depuis toujours.

L'arbre est toujours là. Comme un monument qui n'affirme rien et pourtant se souvient de tout.

Parfois j’y retourne et je m’assieds au même endroit. J’écoute le vent dans les feuilles, le murmure de la nature, et je pense à Alina : à son rire qui voulait couvrir le tragique ; à des mots que je comprenais — dont, heureusement, je n’ai jamais eu à sentir l’abîme comme elle.

On dit que le vide est ce qui reste lorsque tout disparaît.

Je ne sais pas si cela m’intéresse.

Pour moi, aujourd’hui, le vide signifie simplement :

Alina.

Bayda / Beyrouth

Sons du Moyen-Orient

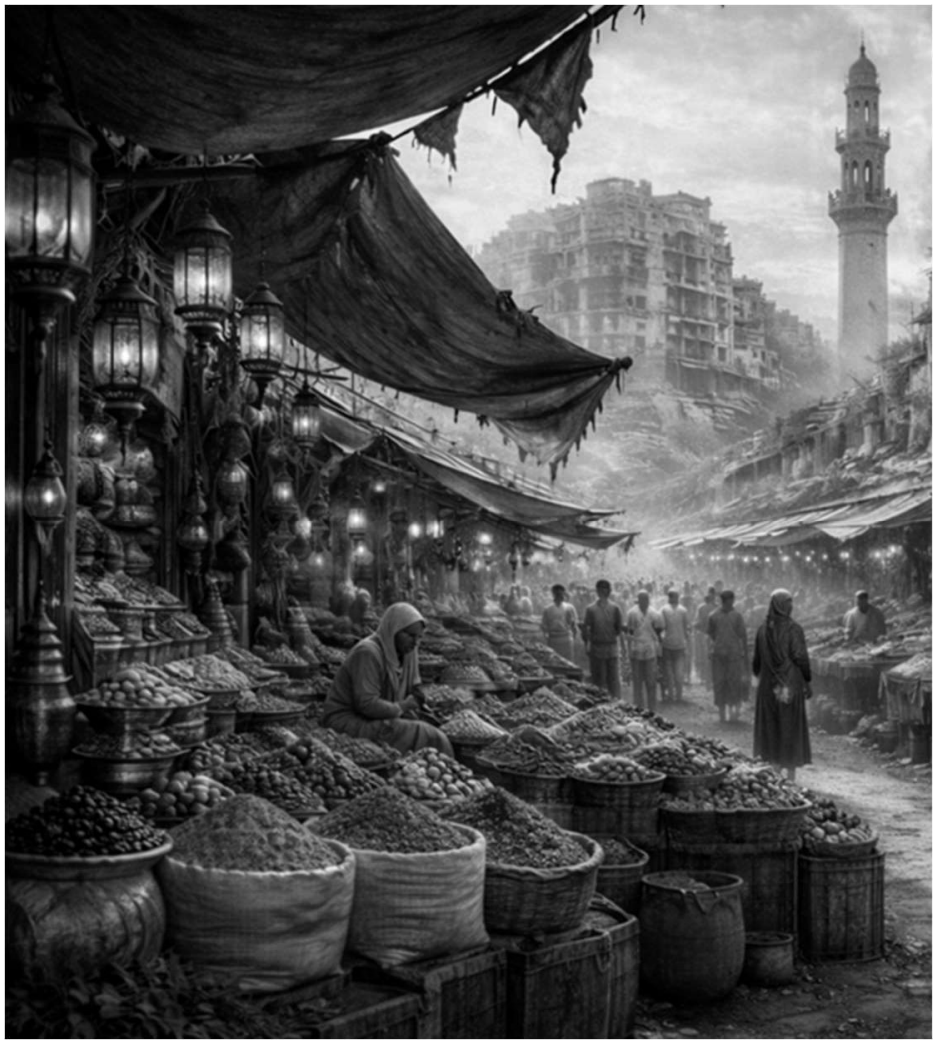
> Peut-être tout apparaît-il en même temps : espace et temps, formes et disparition, silence et mouvement. Aucun second monde derrière, aucun lieu au-delà des apparences.
>
> Et pourtant la pensée connaît cette image d'une étendue hors du temps, où aucune création n'a commencé et où, par conséquent, rien ne peut finir.

Étendue silencieuse.

Entièrement sans besoin.

Aucun manque. Aucun hier, aucun devenir, aucune disparition.

> Rien que l'existence — sans résonance après coup, sans boucles de commentaire, sans Je qui devrait retenir
> quoi que ce soit.
>
> Et en même temps ce tissu scintillant de corps, de matière, de douleur et de signification. Non superposé. Non séparé. Simplement, lui aussi, CELA qui apparaît.



Ici, l’ego se pose une couronne sur la tête, amoureux de ses pensées qui entrent en scène, souvent aveugle à
CE QUI simplement EST.

Nous construisons et brisons, refoulons et conquérons, comme s’il fallait d’abord planter du sens — et nous oublions que le monde ne s’allume que par les sens.

La terre gémit sous notre prétention à devoir posséder ses ressources.

Peut-être ce monde n’a-t-il pas besoin d’une grande théorie de plus.

Peut-être seulement de moins de volonté de possession, moins de haine, moins d’orgueil —

et de cette simple proximité qui n’a pas besoin d’une étiquette métaphysique.

Peut-être n’avons-nous pas besoin d’expliquer sans cesse l’inexplicable.

Peut-être n’avons-nous pas besoin d’avoir toujours raison. Et pourtant ce monde connaît des raisons, des conséquences et des responsabilités — la non-dualité ne les efface pas.

Peut-être pouvons-nous laisser une fente de place à ce qui est sans perspective : au milieu du chaos,
au milieu de la poussière, au milieu des étals du marché, là où la vie continue tandis que derrière
les étoffes et les épices des maisons s’effondrent.

Et lorsque les mots deviennent trop petits, nous pleurons simplement avec ceux à qui la souffrance arrive.

Non par impuissance.

Mais par proximité.

Par cœur.

Par cette simple humanité qui n’a pas besoin de gonfler un Je pour être réelle.

Extrait de « Qasidat Bayrut » (« Ode à Beyrouth »), Mahmoud Darwish, 1982

Je t’envoie la paix depuis mon âme
et, de loin, j’embrasse la mer.
Je t’offre la lumière de la terre natale.
Car on ne demande pas à Beyrouth ce qu’est aujourd’hui.
Elle n’a pas d’aujourd’hui.

Extrait de « Qasidat Bayrut » (« Ode à Beyrouth »), Mahmoud Darwish, 1982 (original)

أرسل إليك
السلام من روحيَ

ودعني َلأقب عنَكِبعد
البحرَ

وأهديك منَ
تربةِالوطن أَضوءِ

فبيروت لا
سألُت عنُ

اليومليس لهاِ
اليوم

Brisée et pourtant entière

Le vent transporte de la poussière rouge sur le plateau doux et sec derrière Zahlé.

Deux chèvres bêlent quelque part entre les collines délavées par le soleil.

Et je me demande : quel événement m'a donc amené jusqu'ici ?

Nous sommes assis dans une maison simple, presque une cabane, montée tant bien que mal en pierre friable. L'air est chaud. La fumée du feu ouvert s'accroche aux poutres comme si elle s'y était installée.

La vieille femme soulève la dernière galette de la pierre et la pose avec les autres sur un tissu qui sent les longues années et les prières.

Je suis assis sur un tapis tissé qui a déjà porté bien des épaules.

À côté de moi, la jeune fille — peut-être dix-sept ou dix-huit ans — aux traits fins, presque persans, et aux grands yeux sombres qui semblent regarder bien au-delà de ces montagnes.

Son frère est assis un peu à l'écart, silencieux, fumant comme s'il tenait à son silence.

Leurs parents sont morts.

Un missile égaré.

L'un de ceux dont personne ne veut être responsable.

Elle s'appelle Bayda — la Claire.

Un nom trop délicat pour ce monde.

Elle ne me demande pas avec amertume ni défi — seulement avec fatigue :

« À quoi bon, au fond, une création ? À quoi cela sert-il si tout ne fait que se désagréger ? »

Je ne lève pas les yeux.

Je me sens perdu — et pourtant des mots montent en moi comme s'ils venaient d'eux-mêmes, sans réflexion.

Si doucement qu'ils semblent être un souvenir cosmique hors du temps :

> Il y a cette étendue infinie,
> sans limites, jouant avec la lumière,
> semblant créer des formes,
> perdue sans se perdre.
>
> Il y a ce temps incompris —
> plus danse que mémoire cyclique,
> fait de myriades de possibilités,
> jusqu'à devenir, en apparence, Quelque Chose — figé en images.
>
> Il y a cet espace sans limites —
> doux et ondoyant comme l'eau,
> ouvert comme un regard amoureux,

sans bord, sans direction,
et pourtant plein de grâce.

Ainsi s'éveillèrent jadis — ou sans cesse — des rondes éoniques,
des mouvements apparents qui ne se connaissent pas eux-mêmes.

Un fleuve silencieux, un océan en larmes,
semblant s'aimer lui-même — dans les corps et les pensées,
se reflétant dans les ciels et les images humaines.

Ce qui passe ne passe pas vraiment.
Ce qui est détruit n'a jamais été créé.

Et pourtant tout est là — demeure éternellement.

Derrière le voile de la souffrance et de la douleur,
tout reste comme si rien n'avait jamais été créé —
et ne peut même pas cesser d'être.

Les mots se noient dans l'espace. Au moment même où je les entends, je sais à quel point de telles phrases peuvent sonner scandaleusement belles devant une jeune fille dont les parents ont été tués par un missile. Aucun « jamais créé » ne lui enlève sa perte.

Bayda me regarde comme si elle n'avait de toute façon pas voulu de réponse — peut-être seulement une voix qui ne s'enfuit pas.

Son frère souffle la fumée par la fenêtre.

Les chèvres se taisent.

Puis, presque comme en somnambule, elle prend la guitare de son père mort et élève sa voix imbibée de nostalgie.

Aucun geste avant. Aucune annonce.

Rien que le son — délicat comme la brume au-dessus d'un champ qui fume dans le froid.

« Li Beirut… min qalbi salāmun li Beirut… »

Pour Beyrouth — de mon cœur un salut, à une maison de pierre qui fut autrefois chez moi.

Je t'aime, ma Beyrouth, avec ta fumée, ta blessure et ta blancheur.

Je t'aime — toi, mon cœur, marqué par la poussière.

Puis la chanson change.

La mélodie glisse sans rupture vers une autre — et soudain il y a plus de cendre que d'espoir :

De mon cœur j'envoie la paix à Beyrouth, et des baisers à la mer et aux familles…

Elle est comme le vin des ancêtres de son peuple ; de leur sueur sont faits le pain et le jasmin.

Mais comment son goût est-il devenu goût de feu et de fumée ?

Une gloire de cendre — Beyrouth, du sang dans les mains des enfants.

Ma ville a éteint sa lanterne, fermé sa porte…

Elle ne chante pas fort. Je pleure.

Mes filtres de contrôle fondent.

Je comprends à peine les paroles — et pourtant sa voix douce, cet arabe plaintif, archaïque et en même temps si beau, me frappe en plein cœur bouleversé.

Je la regarde à la dérobée, les joues mouillées : comme si la chanson la portait — et non l'inverse.

Son frère me regarde brièvement puis baisse les yeux.

La fumée de sa cigarette se dissout dans le Rien.

Il l'écrase et en allume une autre.

Ses mains tremblent.

Je sens la chanson et sa voix se répandre en moi — non comme signification, mais comme sentiment blessé avant toute pensée.

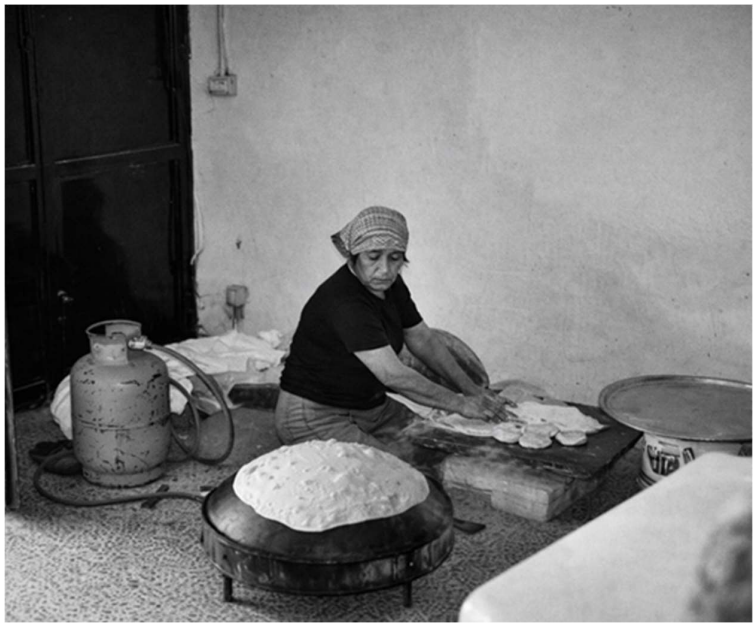
Dehors, le monde reste sec, inchangé.

Et pourtant, pendant un instant, il ne semble plus perdu.

Peut-être la muse lui a-t-elle — et nous a-t-elle — donné un appui le temps d'un souffle.

La vieille femme qui, il y a un instant encore, cuisait les galettes — peut-être sa tante — me glisse un petit sachet dans la main.

À l'intérieur : des fleurs de thym séchées, cueillies à la main dans les collines.



« On peut en saupoudrer le pain ou en mettre dans la salade », m'explique en français le frère de Bayda — dont j'ignore toujours le nom.

Et j'ai le sentiment qu'il souffre des jours passés plus profondément qu'il ne pourrait jamais le montrer.

Je suis ému.

Non parce que c'est beaucoup, mais parce qu'il ne faut presque rien pour que ce soit profondément généreux.

Je suis un étranger — et pourtant, pendant un instant, aucun lieu ne m'est plus étranger.

De retour chez moi, je cherche la chanson et trouve une très belle version de Talia Lahoud. « Li Beirut » est devenue célèbre grâce à Fairuz ; le texte est du poète libanais Joseph Harb, tandis que la mélodie reprend le Concierto de Aranjuez de Joaquín Rodrigo.

Langage et silence / Inanna

… et la danse de Shiva créa le « langage » et, avec lui, tous les mondes et leurs dimensions.

« Au point immobile du monde qui tourne. Ni charnel ni décharné ;

ni venant de quelque chose ni allant vers quelque chose ; au point immobile, là est la danse,

mais ni arrêt ni mouvement. Et ne l'appelle pas fixité, là où passé et avenir sont réunis. Ni mouvement venant de quelque chose ni allant vers quelque chose,
ni montée ni descente. Sans le point, le point immobile,

il n'y aurait pas de danse, et il n'y a que la danse. »

T. S. Eliot, « Burnt Norton »

« La vérité suprême ne peut être exprimée par des mots. Celui qui dit l'avoir comprise ne l'a pas comprise. »

— Upanishads

« Brahman est au-delà du langage et du mental. Il ne peut être saisi par les mots, seulement réalisé dans le silence le plus profond. »

— Shankara

« L'Écriture dit que les mots ne peuvent atteindre Brahman, mais l'Écriture est faite de mots. Quel paradoxe ! »
— Gaudapada, Mandukya-Karika

« La vérité ne peut être dite. Dès que tu essaies de l'exprimer, tu la manques. »
— Linji (Zen Rinzai)

« Ceux qui savent ne parlent pas. Ceux qui parlent ne savent pas. »

— Laozi, Daodejing 56 — adaptation libre

« Il sait sans toucher les choses ; il brille sans se tenir face aux objets. »

Hongzhi Zhengjue, Zazenshin ; cité et commenté par Dōgen — adaptation libre

Les mots comme pont et frontière vers la réalité

Devant la silhouette majestueuse de la ziggourat, dans la lumière chaude du crépuscule, un scribe chauve est assis sur un rebord de pierre. Devant lui reposent des tablettes d'argile encore vierges. Il observe l'agitation palpitante de la ville lorsqu'une silhouette royale vient s'asseoir à côté de lui.

Son vêtement scintille d'un bleu profond. Des motifs d'argent parcourent le tissu et dessinent la course des astres.

Inanna, divine souveraine de l'amour, de la guerre et de la sagesse, tourne vers lui un regard pénétrant.

« Bonjour, petit scribe, tu me plais », dit Inanna avec malice. « Dis-moi : l'homme parle-t-il par la bouche — ou est-ce le langage qui parle à travers l'homme ? »

Le scribe sourit.

« C’est une question étrange, Maîtresse. Bien sûr que l’homme parle par la bouche. Qui d’autre pourrait parler ? »

« Tu en es sûr ? Peut-être le langage serait-il dépourvu de sens sans quelqu’un qui croit l’utiliser dans un but précis — sans l’idée d’une intention propre, de pensées propres et d’une voix propre. »

Inanna regarde les tablettes encore vierges devant lui.

« Tu ne connais que le langage que vous avez appris », dit-elle.

Le scribe fronce les sourcils.

« Quel autre langage pourrait-il exister ? »

« Un langage qui ne s’apprend pas. »

« Un langage sans mots ? »

« Un langage sans locuteur. »

Il pose son stylet.

« Cela ne ressemble pas à du langage. »

« Seulement parce que tu confonds langage et sons articulés. »

« Que pourrait-il être d’autre ? »

Inanna lève une main. Une rafale traverse la place. La poussière s’élève, tourbillonne un instant dans la lumière puis retombe.

« Tu vois le mouvement là-bas ? »

« La poussière ? »

« Le motif. »

« Je vois de la poussière. »

« Tu entends une mélodie et pourtant tu n’y entends pas seulement des notes séparées. Tu vois une vague et pourtant tu n’y vois pas seulement de l’eau. Avant que l’homme ne nomme quelque chose, cela s’est déjà produit. »

Le scribe regarde la place.

« Tu parles d’un langage de la création. »

« Peut-être. »

« De vibrations et de motifs ? »

« De mouvements qui se produisent sans que quelqu'un les provoque. De vagues qui n'ont besoin d'aucune intention. De formes qui apparaissent avant que quelqu'un les décrive. »

« Et quel rapport cela a-t-il avec nous ? »

« Tout. »

Le scribe reprend le stylet.

« Mais une société a-t-elle jamais renoncé au langage humain ? N'est-il pas l'outil qui nous distingue de l'animal ? Par lui nous conservons le savoir des ancêtres, nous donnons une voix aux morts et nous nous inscrivons nous-mêmes dans le temps. Plus encore : nous le gravons sur des tablettes d'argile et nous nous libérons ainsi un peu de l'instant fugitif — de la nécessité d'une présence immédiate. »

« Ou bien il vous sépare de CE QUI EST. »

« Comment pourrait-il nous séparer de la réalité s'il nous permet de la nommer ? Nous nommons les pierres, mesurons les fleuves et interprétons le ciel. Nous prononçons les noms des dieux. Nous élevons des ziggourats, écrivons des lois et conservons ce qui, autrement, serait perdu. »

« Tu prends la carte pour le territoire. »

« Je trouve la carte utile. »

Un sourire léger passe sur le visage d'Inanna.

« Elle l'est. Le langage est utile. C'est précisément pour cela qu'il est dangereux. »

« Dangereux ? »

« Il crée des mondes, fait croire à ses propres désignations et fait oublier que ce qui est nommé ne se réduit jamais au nom. Il rend dicible l'indicible — et lui retire au même instant son immédiateté. »

Elle ramasse une petite pierre.

« Quand tu dis pierre, une image apparaît. Mais ton mot n'est pas la pierre. Il n'est qu'une trace qui la désigne. »

« Une trace peut suffire. »

« Pour le chemin, peut-être. Pas pour ce qu'elle désigne. »

Le scribe regarde la pierre dans sa main.

« Le langage est donc à la fois bénédiction et malédiction ? »

« Pont et frontière. Porte et grille. »

« Et pourtant il est notre héritage. »

« Peut-être êtes-vous son héritage. »

Le scribe la regarde.

« Tu veux dire que le langage a créé l'homme ? »

« Peut-être l'homme ne l'a-t-il pas inventé. Peut-être l'homme et le langage sont-ils apparus ensemble. Peut-être la parole se produit-elle à travers vous tandis que vous croyez parler vous-mêmes. Peut-être les pensées apparaissent-elles tandis que vous croyez les produire. »

« On dirait que nous ne sommes que des récipients. »

« Un récipient aussi est une forme à travers laquelle quelque chose se produit. »

« Et qui décide de ce qui se produit à travers nous ? »

« Qui décide que le vent souffle ? »

Le scribe se tait.

Une étoffe flotte au-dessus de la place. Un marchand appelle des clients. Un enfant pleure parce que quelqu'un lui a pris une datte.

« Tu penses aux me divins ? »,
demande le scribe.

Inanna acquiesce.

« Aux me.
Mais pas comme vous les comprenez. »

« Je les comprends comme des ordonnances, des lots du destin transmis et des lois. »

« Ce n’est pas faux. »

« Alors ? »

« Vous en faites des choses que l’on peut posséder. Vous les énumérez,
les ordonnez et les inscrivez dans des listes. Mais les me ne sont pas une simple collection de règles. Ce sont
des forces, des motifs et des mouvements — des modes d’action dans lesquels un monde s’ordonne. »

« Un langage cosmique. »

« Si tu dois l’appeler ainsi. »

« Et il parle à travers nous ? »

« Il agit à travers vous. »

« Ce n’est pas la même chose. »

« Pour qui ? »

Le scribe sourit malgré lui.

« Tu esquives. »

« Je bouge. »

« Alors les me seraient
une puissance qui se sert du langage. »

« Ou bien le langage se produit à travers l’homme. »

Il regarde les tablettes d’argile.

« Et l’écriture ? N’est-elle elle aussi qu’un voile ? »

« L’écriture retient ce que la voix veut arracher à l’oubli. Elle
conserve les noms, les nombres, les contrats et les prières. Elle lie le son fugitif
à l’argile. »

« Cela ressemble à un éloge. »

« C’en est un. »

« Mais ? »

« Elle ne conserve pas la réalité elle-même. Seulement les traces de son apparition — et celles-ci peuvent se fixer très longtemps dans vos têtes. »

« Une trace vaut mieux que rien. »

« Peut-être. Mais parfois la trace est confondue avec le chemin. »

Le scribe se tait. Au-dessus d'eux, le ciel s'assombrit. Les premières étoiles apparaissent.

« Alors le langage est une illusion ? »

« Non. »

« Un voile sur CE QUI EST ? »

« Pas tout à fait non plus. »

Inanna prend l'une des tablettes d'argile.

« Le langage est une apparition. Comme la lune est une apparition de la lumière. Il montre quelque chose — mais pas en le retenant. »

« Alors il est limité. »

« Bien sûr. Tout ce qui prend forme est limité. »

« Et pourtant nous parlons. »

« Oui. »

« Et nous écrivons. »

« Oui. »

« Alors, sans nous, tout serait muet. »

« Non. »

Le scribe relève la tête.

« Non ? »

« Le monde n'est pas muet simplement parce que personne ne le décrit. »

Inanna désigne la place.

« Le vent ne parle pas avec des mots. L'eau ne répond pas par des phrases.
Le ciel n'a pas besoin de nom pour s'assombrir. Le monde se produit
avant que vous le prononciez. »

« Ce n'est pas du langage. »

« Parce que tu prends seulement ton langage pour du langage. »

Elle repose la tablette.

« Le langage humain est la surface articulée. Avec lui apparaissent
des motifs, des rythmes et des mouvements qui n'ont besoin d'aucun locuteur. Vous leur donnez des noms
et croyez ensuite les avoir produits. »

« Et les noms ? »

« Ils ne sont pas inutiles. »

« Mais ils ne sont pas non plus CE QUI EST ? »

« Ils sont vrais en tant qu'apparitions. »

Le scribe fronce les sourcils.

« C'est une étrange conception de la vérité. »

« Tu es un étrange scribe. »

« Je suis né pour écrire. »

« C'est ce que tu affirmes. »

« Ma mère l'a affirmé. »

« Alors elle a parlé à travers toi. »

Il rit doucement.

« Et si j'écris mon nom ? »

« Alors un signe apparaît. »

« Mais le nom me désigne. »

« Il désigne la forme pour laquelle tu te prends. »

« Et si cette forme est réellement moi ? »

« Alors tu es un nom qui se prend lui-même pour un être humain. »

Le scribe regarde ses mains.

« Tu rends tout très compliqué. »

« Non. Je t'enlève seulement les certitudes avec lesquelles tu avais rendu les choses faciles. »

Pendant un moment, aucun des deux ne dit rien.

Puis le scribe prend le stylet.

« Dois-je écrire ? »

« Si cela se produit. »

« Et si je n'écris pas ? »

« Alors cela aussi se produit. »

Il pose la pointe du stylet sur l'argile tendre. Pendant un instant,
il hésite.

« Qui parle donc à travers moi ? »

Inanna lève les yeux vers la ziggourat. La dernière lumière repose sur les
marches, comme si l'édifice brillait de l'intérieur.

« Peut-être les me.
Peut-être le langage. Peut-être le cosmos. Peut-être rien. »

« Et qui écrit maintenant ? »

« Toi. »

« Mais tu dis qu'il n'y a peut-être pas de toi. »

« Je dis que ce toi aussi apparaît. »

Le scribe baisse les yeux.

Puis il grave le premier signe dans la tablette.

Un son.

Une ligne.

Une trace dans l’argile humide.

La ville continue de faire du bruit. Les marchands crient, des animaux avancent dans les ruelles,
quelque part un tambour frappe. La nuit s’étend au-dessus de la ziggourat.

Le signe demeure.

Un instant.

Puis l’argile commence à sécher.

Le langage humain monte du silence, prend forme et
se nomme connaissance. Il ordonne le monde pour que vous puissiez vous y déplacer.

Et en même temps il vous le retire.

Non parce qu’il ment.

Mais parce que vous oubliez qu’il est une carte.

De même que les me apparaissent comme motifs de vos vies, vos mots vous façonnent eux aussi. Vous les
prononcez — et ils vous parlent en retour.

Inanna se lève.

Le scribe regarde la tablette.

Le signe.

La trace.

Ce qu’elle ne pourra jamais être.

Et pourtant —

personne n’a rien fait.

Tout est simplement arrivé.

Vérité et illusion / Delphes

Existe-t-il une vérité ultime ?

Une rencontre imaginaire — Delphes, vers 340 av. J.-C.

La montagne au-dessus de Delphes n'est pas tout à fait silencieuse, aujourd'hui encore.

Un tremblement à peine perceptible parcourt les marches de marbre du temple. Tout en haut de la pente, quelques petites pierres se détachent des éboulis et dévalent en claquant entre les pins. Le vent porte à travers la colonnade l'odeur de résine, de laurier et d'encens.

Plusieurs hommes s'arrêtent et lèvent les yeux vers le Parnasse.

La dernière lumière repose sur les terrasses. Le Parnasse semble immobile, pourtant quelque chose continue de travailler dans la roche profonde : un craquement à peine perceptible, un glissement lointain, le souffle de fissures chaudes.

Anaxarque, le sceptique, s'arrête.

« Étrange comme cet endroit paraît calme — et pourtant tout bouge. La montagne travaille, même si nous le remarquons à peine. »

Cratès, le cynique, lève les yeux vers les rochers.

« Peut-être est-ce là le véritable esprit de Delphes. Ici, même la pierre semble penser. »

Démosthène regarde les terrasses, les petits temples, les chemins où vont et viennent les pèlerins.

« Rien d'étonnant à ce que des gens du monde entier viennent ici. Rois, chefs de guerre, envoyés, philosophes — tous veulent savoir ce qui va se produire. »

Euclide, un Athénien fortuné, dit :

« Ou ce qu'est la vérité. »

Ils avancent lentement sous la colonnade.

Devant eux, la Pythie est assise sur son trépied. Des vapeurs légèrement sucrées montent des fissures de la roche et traversent le temple. Laurier, pierre chaude, huile et quelque chose d'amer flottent dans l'air.

Pyrrhon dit à voix basse :

« Étrange. La montagne tremble, des pierres se détachent, des vapeurs montent de la roche — et nous croyons trouver ici la vérité. »

Cratès sourit.

« Peut-être la vérité est-elle exactement cela : un bruit dans la montagne que nous prenons pour une voix. »

De nouveau, quelque part sur la pente, une pierre se détache.

Les hommes lèvent les yeux.

Alors la Pythie parle.

Depuis sa jeunesse, elle avait été préparée à cette tâche et avait appris à prêter sa voix à Apollon. À présent elle n'a pas l'air d'une femme qui connaît une réponse, mais de quelqu'un à travers qui une réponse passe.

« La montagne parle sans cesse.

Vous écoutez seulement rarement. »

Un silence tombe sur la salle.

Euclide fait un pas en avant.

« Vénérable Pythie, nous venons avec une question que même les esprits les plus brillants de notre temps ne parviennent pas à résoudre.

Qu'est-ce que la vérité ? »

La Pythie relève lentement le regard.

« La vérité est ce qui EST.

Le Nous advient dans son aveuglement. »

Un sophiste sort de l'ombre d'une colonne.

« Si la vérité est CELA qui est, elle reste tout de même une affaire de notre mental. Car seul le mental demande : qu'est-ce que la vérité ? »

La Pythie répond :

« Le mental demande.

Le Nous advient. »

Cratès rit doucement.

« Alors nous mentons tous dès que nous parlons ? »

« Pas mentir.

Rêver. »

Anaxarque rejette la tête en arrière.

« Peut-être la vérité n'est-elle que l'illusion qui survit le plus longtemps. Peut-être même le parfum de ces pins est-il vérité. »

Démosthène secoue la tête.

« Ou auto-illusion. L'homme tient pour vrai ce qu'il veut croire vrai. »

Pyrrhon regarde la Pythie.

« Si tout peut être illusion — comment juger alors ? L'apparence est-elle la même chose que la réalité ? Ou la vérité n'est-elle qu'un rêve du Nous ? »

La Pythie tourne le regard vers l'entrée du temple. Derrière les colonnes, la montagne repose dans la lumière du soir.

« Rêves, pensées, questions et réponses sont les ombres de l'Éternel-Être.

Celui qui cherche la vérité se cherche lui-même.

Celui qui se perd lui-même trouve ce qui est. »

Un Éléate, jusque-là silencieux, relève la tête.

« Mais si la vérité simplement EST, toute affirmation à son sujet est déjà une falsification. Tout ce qui est prononcé s'en éloigne. »

Il hésite.

« CE QUI EST demeure vide. »

La Pythie acquiesce.

« Les mots sont des vagues sur l'océan.

L'océan demeure eau. »

Euclide regarde la flamme instable d'une lampe à huile.

« Alors il ne nous reste que le silence ? »

« Celui qui se tait ne sait rien.

Celui qui parle se trompe.

La vérité est ce qui EST — et pourtant vous ne la trouvez pas comme ce que vous cherchez. »

Les hommes se regardent.

De nouveau, quelque part sur le flanc du Parnasse, une pierre se détache. Elle dévale entre les pins, rebondit sur un promontoire rocheux et finit dans l'herbe.

Personne ne dit rien.

Cratès lève les yeux vers la montagne.

« Peut-être l'homme essaie-t-il seulement d'attraper le vent. »

La Pythie baisse la tête.

Puis elle murmure :

« Le vent vous porte.

Et vous l'appelez vérité. »

Le soir descend sur Delphes.

Les pins bruissent doucement.

Et la montagne continue de travailler.

Nous — grec ancien νοῦς : esprit, mental, intellect ou raison ; dans diverses philosophies antiques, également principe cosmique de connaissance et d'ordonnancement. Ici, Nous est employé délibérément de manière plus libre et paradoxale : non comme penseur ou gouverneur personnel, mais comme pensée et mise en ordre impersonnelles, se produisant aveuglément. Chez Anaxagore, toutefois, le terme possède un sens davantage ordonnateur et connaissant.

L’Écho / Pan et Écho

L’écho se dissout dans le demeurer

Écho

Il y a cet écho
du vide stérile,
des reflets dansants
de lumière.
Les pensées tombent doucement et aveuglément.
Aucune origine n’appelle.
Aucune volonté ne dirige.
Des flocons tourbillonnent dans le vent,
emportés avant qu’un Je ne les pense.
Un écho, sans nom,
se perd au loin.
Aucun appui.
Aucune raison.
Rien qu’une dérive blanche.
Un souffle.
Un scintillement sans temps.
Cela vient —
et se dissout dans le demeurer.

Pensées

Que sont les pensées —
et d’où viennent-elles,
sinon d’un Être supposé ?
Comment, de quoi ou d’où
s’éveillent ces images,
ces formes-pensées,
qui semblent se former
et devenir lisibles ?
Quelque part dans le vide,
dans l’intemporalité de l’Être,

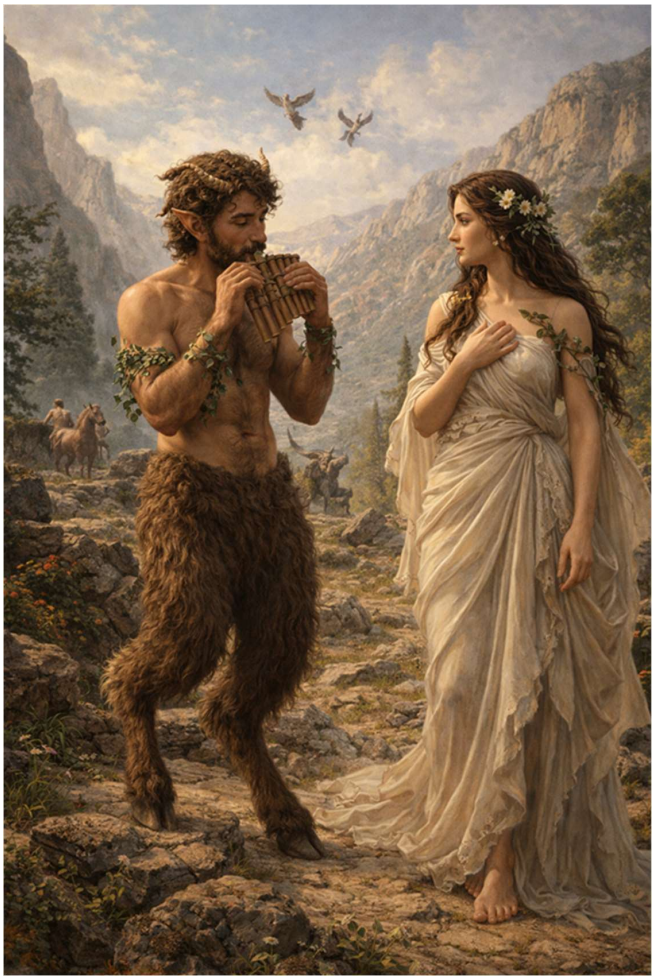
elles sont soufflées en elles-mêmes.
Est-ce l'Être libre
qui s'est lui-même obscurci —
étant en lui-même
et pourtant supposé,
séduit sans le savoir ?
Comment pourrais-je le reconnaître,
si je suis moi-même CELA ?
Si je ne suis qu'une pensée qui s'allume spontanément,
un transmetteur,
qui fait l'expérience de ce monde et de ce qui est
à travers des pensées arrivées avec le vent,
des images et des formes,
et croit comprendre en éprouvant ?
Peut-être chaque pensée est-elle un écho.
Non l'écho d'une voix originelle, mais un mouvement qui se prend lui-même pour son origine.
Chaque histoire que nous racontons
est l'écho de la précédente.
Comme une fractale qui se déploie
sans jamais trouver de commencement.
Et peut-être la recherche de la vérité n'est-elle qu'un pli de plus dans ce motif :
une pensée,
qui se languit de son origine,
un écho,
qui cherche la bouche
dont il serait sorti.
Mais la montagne ne répond pas.
Elle tremble.
Elle se tait.
Elle demeure.
Et peut-être ce demeurer n'est-il pas un état, mais l'écho dans lequel tout se perd.

Écho : pensées, résonances et réflexions tissent le rêve du monde

Non loin de Delphes, dans le paysage déchiqueté du Parnasse, la nuit glisse sur les pentes. Entre les pins, les rochers reposent comme des os mis à nu. Résine, terre et thym sauvage parfument le vent chaud.

Une musique de flûte monte d'une gorge.

Pan est assis sur un promontoire rocheux. Ses sabots reposent fermement sur la pierre, ses cuisses velues brillent au clair de lune. La flûte est posée à ses lèvres, mais il ne joue pas.



Il attend.

« Écho. »

Son appel bondit de roche en roche.

« Écho. »

La réponse monte de la gorge.

« Écho. »

Pan sourit. Il prend la flûte et descend la pente. Des épines accrochent son pelage, de petites pierres se détachent sous ses sabots et dégringolent dans le vide.

« Écho… voix errante, ombre fugitive faite de son. Tu n'es rien qu'un souffle dans la pierre — et pourtant tu me brûles sous la peau. »

Entre deux rochers, l'air tremble. Aucun corps, aucune forme — seulement une vibration à peine visible, comme si la lune avait touché une corde invisible.

Pan poursuit son chemin.

« Je t'entends entre les rochers, dans le frémissement des feuilles, dans le creux des gorges. Dis-moi : qu'es-tu sans l'appel qui t'éveille ? »

« Qui t'éveille ? »

La voix vient de gauche.

Pan se retourne brusquement.

Rien.

« Ô Pan, seigneur des pentes sauvages, des troupeaux et de la volupté indomptée — ne suis-je qu'un écho ? Ne suis-je pas le murmure discret de l'Être qui se révèle dans chaque son ? »

La voix est maintenant à sa droite, tout près de son oreille.

« Ne suis-je pas cette vibration invisible », murmure-t-elle, comme si le vent avait ouvert un livre étranger, « qui fait résonner toute chose et pourtant ne demeure nulle part ? »

Pan tend la main dans l'obscurité.

Ses doigts se referment sur rien.

Un rire court à travers les pins.

« Montre-toi ! »

« Montre-toi. »

« Arrête de m'imiter ! »

« De m'imiter… »

Il suit la voix dans une étroite faille rocheuse. Là, le vent se tait soudain. Devant lui s'ouvre une petite cuvette baignée de lune.

Écho se tient de l'autre côté.

Pour la première fois, Pan la voit tout entière.

Son corps semble formé de la lumière entre les rochers. Les contours sont nets et pourtant se dissolvent de nouveau sur les bords. Ses cheveux bougent bien qu'aucun vent ne souffle. Sa peau porte l'éclat argenté de la lune, mais sous cet éclat palpite quelque chose de plus chaud, de plus sombre.

Pan s'arrête.

« Te voilà. »

Écho le regarde.

« Te voilà. »

« Je t'ai cherchée. »

« Cherchée. »

« Depuis des jours. »

« Depuis des jours. »

Pan fait un pas vers elle.

Écho recule.

« Tu ne fais que répéter ce que je dis. »

« Ce que je dis. »

« Alors tu n'as pas de voix propre. »

Écho sourit.

« Pas de voix propre ? »

Elle relève la tête.

« Tu crois qu'un appel appartient à celui qui le lance. Mais dès qu'il quitte ta bouche, il ne t'appartient plus. »

Pan serre les poings.

« Je suis la vie dans son premier élan. Le souffle de la terre quand elle se soulève. L'ivresse qui brûle dans le pouls de l'air de midi. »

Il entre dans la lumière de la lune.

« Mon jeu n'est pas seulement son. C'est le frisson de la peau, le tremblement des hanches, le rire des nymphes dans l'herbe. »

« Et pourtant tu m'apparais », dit Écho, « comme un reflet sur une eau sombre. »

« Je ne suis pas un reflet. »

« Qu'es-tu sans quelqu'un pour t'entendre ? »

Pan relève le menton.

« Je n'ai besoin de personne pour être. »

« Non », dit Écho. « Mais tu as besoin de quelqu'un qui te confirme. »

La phrase le frappe.

Pendant un instant, seul son souffle se fait entendre.

Puis Pan sourit.

« Narcisse t'a dédaignée parce qu'il n'aimait que sa propre image. Il se regardait lui-même et n'entendait plus, par-dessus elle, le chant qui traverse toute chose. »

Il s'approche.

« Moi, je te vois autrement. »

« Tu veux me voir autrement. »

« Pour moi, tu es comme l'Être brut lui-même — sauvage, impossible à retenir, d'une beauté sombre. Comment pourrais-je ne pas te désirer ? »

Écho regarde sa main tendue.

« Mon amour pour Narcisse s'est desséché devant son miroir. Il n'aimait que l'image qui lui répondait. Mais je ne cherche aucune forme, Pan. Aucun vis-à-vis. Aucun accomplissement. »

Elle recule jusqu'à ce que son talon touche le bord du précipice.

« Je demeure simplement CE QUI EST.

Réponse

et dissolution à la fois. »

Pan s’immobilise.

« Tu es ici. »

« Ici. »

« Tu as un corps. »

« Un corps. »

« Je peux te voir. »

« Voir. »

« Je peux te toucher. »

« Toucher. »

Pan bondit en avant.

Sa main se referme sur son bras.

Le temps d’un seul battement de cœur, Écho est chaude et solide. Il sent un pouls sous sa peau — ou le reflet de son propre pouls.

Puis elle devient transparente.

Son corps coule entre ses doigts comme de l’eau à travers un filet.

Pan trébuche en avant et se rattrape des mains au sol.

Derrière lui résonne la voix d’Écho :

« Tu ne peux pas me retenir. »

« Je ne peux pas te retenir. »

« Tu ne peux pas me posséder. »

« Posséder. »

« Tu ne peux pas faire de moi ta chose. »

« Ta chose. »

Pan se retourne. Son visage est déformé par la colère et le désir.

« Tais-toi ! »

Le cri traverse la gorge.

« Tais-toi ! »

« Tais-toi ! »

« Tais-toi ! »

Les rochers lui renvoient sa voix, toujours plus vite, toujours plus brisée. L'ordre devient syllabes, les syllabes deviennent souffle, le souffle devient un rire rauque.

Pan lève la flûte brisée.

« Si chaque appel devient toi — que reste-t-il alors de moi ? »

Écho ne répond pas tout de suite.

Puis sa voix vient de la cuvette, des rochers, de l'espace entre ses respirations :

« Que serait le vent s'il n'appelait pas à travers les gorges ? Que serait la musique si aucun corps ne l'entendait ? Que serait ton chant sans son écho ? »

Pan se redresse.

« Alors tu es la part cachée de mon chant. »

« Peut-être. »

« Sans toi, chaque appel resterait seul. »

« Peut-être. »

« Alors nous ne sommes pas deux. »

Écho sourit maintenant, et son sourire n'est ni aimable ni cruel.

« Tu commences à écouter, mon sauvage. »

Elle devient moins distincte. Son corps se mêle à la lumière de la lune.

« Pensées, mots, cris, chants — ils apparaissent dans le même vide et s'y perdent de nouveau. Il n'y a aucune séparation entre l'appel et l'écho, entre le son et le silence, entre la voix et l'indicible en elle, entre Être et Apparence. »

Pan tend la main vers elle.

« Et pourtant je te veux. »

« Bien sûr. »

« Je veux ton corps. »

« Tu veux une frontière que tu puisses toucher. »

« Je veux ta voix. »

« Tu veux qu'elle t'appartienne. »

« Je te veux. »

« Tu veux que ce qui ne peut être retenu reste auprès de toi. »

Pan reste immobile.

Écho parle plus doucement :

« Même si tu m'aimais comme ta flûte, comme ton ivresse, comme ce rêve tremblant de la création — tu ne pourrais pas m'étreindre. »

« Pourquoi pas ? »

La réponse vient de toutes les directions :

« Parce que je suis depuis longtemps là où ta prise se referme sur le vide. »

Pan porte la flûte à sa bouche.

L'instrument est brisé, pourtant il le pose à ses lèvres.

Il souffle.

Aucun son ne naît.

Et pourtant de la musique monte des rochers.

Pan se retourne brusquement.

« C’est toi qui as joué ? »

Aucune réponse.

Il souffle une deuxième fois.

La mélodie retentit de nouveau — douce, profonde et étrangère. Elle monte des pentes, du corps des animaux, du sang dans ses tempes.

« Écho ? »

« Écho. »

« Es-tu ma voix ? »

« Ma voix. »

« Es-tu mon désir ? »

« Ton désir. »

« Es-tu mon chant ? »

« Ton chant. »

Pan se laisse retomber sur le rocher.

La voix d’Écho devient plus vaste, plus pleine, plus ancienne que son appel.

« Tout ce qui s’élève de ce qui est porte mon son. Pensées, mots, cris, chants — ils apparaissent dans le même vide et s’y perdent de nouveau.

Je ne suis pas ta voix.

Je ne suis pas ton désir.

Je ne suis pas ton chant.

Je suis l’écho à travers lequel tu crois qu’ils sont tiens. »

Le vent traverse les pins.

Dans la vallée lointaine, des torches bougent. Les bergers arrivent.

Pan relève la tête.

« Vous m’entendez ? » crie-t-il. « Venez ! Sortez-la des rochers ! Arrachez-la de là ! »

Les torches montent.

Écho se tait.

« Un mot de toi », dit-elle, « et ils me mettront en pièces. »

« Oui. »

« Tu crois qu'ils pourraient me trouver ? »

Pan ne répond pas.

Les bergers atteignent la cuvette. Des chiens aboient. Une lance brille au clair de lune.

Écho ouvre les bras.

Soudain, tout le paysage répond.

Sa voix résonne dans les gorges, les rochers, les arbres, depuis le fond de l'abîme. Les bergers s'arrêtent. Ils entendent Écho partout et nulle part.

« Lequel de vous a parlé ? » crie l'un d'eux.

Personne ne répond.

« Lequel de vous ? »

La question bondit à travers la nuit.

« Qui ? »

« Qui ? »

« Qui ? »

Les hommes se tournent les uns vers les autres. L'un laisse tomber sa torche. Un autre se signe — bien que ce signe n'existe pas encore.

Pan se tient seul dans la cuvette.

Écho a disparu.

Seule sa voix demeure.

« Personne ne peut me mettre en pièces, Pan. Car je ne suis pas un corps. Je suis l'écho de l'Être. La trace du son. Ce qui se détache des lèvres et continue de vivre dans l'obscurité du monde. »

Pan regarde dans la gorge sombre.

Puis il appelle :

« Écho ! »

La gorge répond.

« Écho. »

Encore une fois :

« Écho ! »

« Écho. »

À la troisième fois, il n’est plus possible de distinguer qui appelle et qui répond.

L’appel se dissout dans l’écho.

Et l’écho demeure.

Trek au Népal / Fishtail

« Le désir excessif de pouvoir fit tomber les anges ;
le désir excessif de savoir fit tomber l'homme ;
mais dans l'amour il n'existe aucun excès,
et ni l'ange ni l'homme ne peuvent par lui être mis en danger. »

Francis Bacon, Of Goodness and Goodness of Nature — libre adaptation

« Parfois j'abordais mon travail vide et soudain j'étais entièrement rempli ;
les pensées tombaient d'en haut comme une averse et se semaient invisiblement,
si bien que, sous l'effet d'un ravissement divin, j'entrais dans une extase corybantique
et ne percevais plus rien : ni le lieu ni les personnes présentes,
ni moi-même ni ce qui était dit ou écrit.
Je recevais langage et pensées, une jouissance de lumière,
une vision d'une extrême acuité et une extraordinaire clarté des choses… »

Philon d'Alexandrie, De migratione Abrahami 34–35 — libre adaptation

Savoir et non-savoir

Le voile qui cache CELA

« Je suis Isis, déesse de la naissance et du retour. Je suis souveraine du monde souterrain, de la magie — et d'une vérité que personne ne pourra jamais voir ni comprendre entièrement.

Mon voile recouvre la vérité elle-même : tantôt comme savoir, tantôt comme oubli. Derrière chaque savoir, derrière chaque image, tu me trouves — et pourtant il n'y a rien.

Je ne voile rien.

Il y a simplement CE QUI EST.

Mon essence n'est pas là pour combler tes désirs. Je suis la danse incessante entre savoir et non-savoir. En ma présence, le savoir demeure un mystère : visible et pourtant jamais entièrement saisissable par personne. »

On dit que savoir, c'est pouvoir. Pourtant, devant le Fishtail, je compris ceci : même le savoir le plus clair ne peut exercer aucune domination sur le monde — pas même le temps d'un souffle.

Et pourtant les hommes y croyaient. Souverains, savants et narcissiques brandissaient le sceptre du savoir comme si l'on pouvait posséder le monde simplement en lui donnant des noms.

Le Fishtail sacré se dérobait à tout geste d'appropriation. Vénéré comme demeure de Shiva, jamais gravi et soustrait à l'ambition humaine, il se dressait comme un signe de l'indisponible. Non comme objet de savoir, mais comme présence de ce qui ne peut ni s'approprier ni s'expliquer entièrement.

Peut-être la vérité commence-t-elle là où s'achève toute idée qu'un Je pourrait poursuivre un but par sa propre intention et contrôler ou dominer le monde.

Peut-être le sacré n'est-il pas ce que nous reconnaissons, mais ce devant quoi notre connaissance devient silencieuse.

Dans l'air raréfié des montagnes du Népal, chaque respiration devenait un petit acte conscient. Le corps semblait savoir ce que la tête n'avait pas encore compris : cette montagne ne se laissait pas simplement regarder.

Elle ne se tenait pas devant moi comme un objet.

J'avais plutôt l'impression d'être dans son regard — si tant est qu'une montagne puisse regarder.

Cette nuit-là, le vent frappait la toile de la tente. La neige brillait au clair de lune et, entre les bruits du camp, je crus entendre des voix.

Peut-être n'étaient-ce que des pensées que le corps, en altitude, ne parvenait plus à distinguer. Peut-être étaient-ce d'anciens noms qui se déplacent à travers le monde dès qu'un être humain devient assez silencieux.

Thot parla le premier.

« Ils pensaient que la lumière était ce qu'il y avait de plus rapide dans l'univers », dit-il en fermant les yeux. « Mais dans ce rêve, lumière et son étaient depuis toujours partout à la fois. Ce n'est pas de la physique, plutôt une image : ici, rien n'avait besoin d'aller de A à B. Ce qu'ils prenaient pour une limite de l'univers-bloc n'était peut-être qu'une représentation de plus. »

Il parlait comme s'il déchiffrait une inscription cachée sous toute chose.

« Ils appelaient cela progrès », murmura Lilith en marchant sur la poussière d'une lune oubliée. « Pourtant ils ne faisaient que tourner en rond — toujours autour de leur propre histoire, toujours autour de ce Je qu'ils prenaient pour le centre. Ils voulaient être créateurs sans voir qu'eux aussi n'étaient qu'une création apparente : une pensée fugitive sans penseur. »

Enoia toucha le tissu scintillant entre les mondes.

« Ils parlaient de la réalité comme s'il s'agissait d'un lieu fixe », dit-elle doucement. « Mais chaque fois qu'ils croyaient l'avoir saisie, elle leur coulait entre les doigts. Ce qu'ils prenaient pour un fondement n'avait, dès le début, été qu'un rêve sans substance. »

Shakti sourit. Son sourire était plus ancien que l'espace et le temps.

« Ils divisèrent la vie en matière et esprit », dit-elle. « Mais ils oublièrent que toute séparation n'est qu'un pli dans le vêtement de l'Un. Et même la mort qu'ils redoutaient demeurait, dans cette image, une question ouverte — non une réponse, seulement une autre perspective. »

Sophia souleva le mot Je comme s'il s'agissait d'un grain de poussière.

« Ils le prenaient pour une forteresse », murmura-t-elle. « Pourtant le Je n'était qu'un tourbillon dans le courant, une fonction, peut-être l'idée ou l'écho de quelque chose qui ne peut se reconnaître lui-même. Ils voulaient survivre sans jamais demander qui, au juste, vivait là. Et ce paradis clôturé, ils l'appelaient conscience. »

Les voix allaient et venaient comme les nuages au-dessus du Fishtail, qui se montrait alors profondément voilé.

Ce que nous prenons pour du savoir n'est peut-être que l'écho d'un univers qui rêve, capturé dans les motifs vagues de la perception subjective. Ce qui passe aujourd'hui pour vérité peut

demain déjà apparaître comme illusion. Ce que nous comprenons demeure fragment — une ombre sur le mur d'un mystère plus vaste.

Le savoir n'est pas un but.

C'est un cycle de souvenirs et d'interprétations qui se prennent pour de la connaissance — puis retournent dans l'oubli.

L'homme le poursuit comme s'il détenait la clé du monde. Il traverse les bibliothèques, fouille les archives, surfe dans l'éther numérique. Plus il cherche profondément, plus une chose devient claire : le savoir est un voile posé sur une profondeur qui ne se laisse pas dévoiler — un hologramme fugitif qui apparaît puis disparaît.

Le savoir demeure instable.

« C'est comme chez Faust », dit Isis. « Un chercheur qui erre à travers la philosophie, la médecine et la théologie — pour se retrouver à la fin devant sa propre ignorance. »

Puis elle parla :

Me voici donc, pauvre fou,
et aussi savant qu'autrefois.

L'homme prend le savoir pour un pont vers l'Absolu. Mais peut-être ne conduit-il que plus profondément dans l'incertain.

Dès l'instant où nous nous agrippons à ses mots, le Tout se désagrège en une forme relative. Le monde devient un modèle, le mystère une définition, la montagne vivante un nombre, une altitude, une désignation géologique.

« Pourquoi t'agrippes-tu au savoir ? » demanda Isis.

Je ne savais pas si elle parlait de moi ou de l'humanité.

Dehors, le ciel changeait. Le vent poussait une neige fine sur les rochers. Pendant un instant, le Fishtail sembla se rapprocher ; puis il disparut de nouveau derrière un voile de nuages.

« L'univers change à chaque instant », dit Isis. « Le savoir est la tentative de retenir ce changement. Mais le savoir n'est qu'une tempête de neige : une pluie de pensées qui traverse ton esprit et ne peut jamais être retenue. »

Peut-être n'existe-t-il aucun vrai savoir.

Aucun dernier secret.

Aucun créateur qui soulève le voile.

Aucun disciple qui reçoit la réponse définitive.

Rien que CE QUI EST —

dans le jeu entre reconnaître et laisser échapper.

Au matin, le Fishtail avait disparu.

Des nuages épais et gris couvraient la vallée. Rien n'était là où le regard aurait pu s'accrocher. Et pourtant cette absence même n'était pas vide.

La montagne n'avait pas besoin d'être visible pour demeurer présente.

Peut-être était-ce la seule connaissance qui ne se transformait pas aussitôt en possession.

Je mis mon sac à dos et me mis en route.

Sous mes pieds, la neige fraîche et intacte crissait.

Chaque pas naissait, demeurait un instant puis disparaissait à nouveau.

Cela aussi était savoir : des pas qui passent.

Pas possession : des traces de pas que le vent efface dans la neige.

Pas réponse : seulement un écho dans les montagnes.

Rien qu'un contact fugitif entre corps et monde — du moins est-ce ainsi que cela apparaissait.